



JUILLET 2016 / No XV

«Ne rien préférer à l'amour du Christ»

Pax



Traité Des Mystères

par

Saint Ambroise de Milan

Nous vous avons donné chaque jour des instructions morales, tandis qu'on lisait soit l'histoire des patriarches, soit les maximes des Proverbes, afin que formés et instruits par là, vous vous accoutumiez à entrer dans la voie de nos ancêtres, à suivre leur chemin et à obéir aux oracles de Dieu et qu'ainsi, une fois renouvelés par le baptême, vous meniez le genre de vie qui convient à ceux qui ont été purifiés.

A présent les circonstances nous invitent à parler des mystères et à vous donner l'explication même des sacrements. Si nous avons pensé y faire allusion avant le baptême, alors que vous n'étiez pas encore initiés, on aurait estimé que c'était de notre part commettre une trahison plutôt qu'enseigner une tradition. D'ailleurs la lumière des mystères pénètre mieux chez ceux qui ne s'y attendent pas que si une explication quelconque les avait précédés.

Ouvrez donc les oreilles et aspirez la bonne odeur de vie éternelle répandue sur vous par le don des sacrements. C'est ce que nous avons marqué quand nous disions, en célébrant les mystères de l'ouverture: « *Ephrata*, c'est-à-dire, ouvre-toi », pour que tous ceux qui allaient venir à la grâce sachent ce qu'on leur demanderait et se souviennent de ce qu'ils auraient à répondre.

suite p. 22 ...

Table des matières

TRAITÉ DES MYSTÈRES - <i>Saint-Ambroise</i>	1
LE CHRIST VIE DE L'ÂME - <i>Dom Columba Marmion</i>	
A. LA MORT AU PÉCHÉ / III. — <i>DELICTA QUI INTELIGIT?</i>	2
LES SEPT DONNS DU SAINT-ESPRIT - <i>Saint-Bonaventure</i>	
DU DON DE PIÉTÉ	12
CONFÉRENCES SUR LA VIE CHRÉTIENNE (IX) <i>Dom Prosper Guéranger</i> ..	18

Dom Columbia Marmion - Le Christ, vie de l'âme
A. — LA MORT AU PÉCHÉ

III. — DELICTA QUIS INTELLIGIT?

- Suite du numéro précédent -

SOMMAIRE. - La mort au péché, premier fruit de la grâce baptismale, premier aspect de la vie chrétienne. — I. Le péché mortel, mépris pratique des droits et des perfections de Dieu; cause des souffrances du Christ. — II. Le péché mortel détruit la grâce, principe de la vie surnaturelle. — III. Il expose l'âme à la privation éternelle de Dieu. — IV. Danger des fautes vénielles. — V. Vaincre la tentation par la vigilance, la prière et la confiance en Jésus-Christ.

Par son symbolisme et par la grâce qu'il produit, le baptême, comme saint Paul nous le montre, marque toute notre existence chrétienne du double caractère de « mort au péché » et de « vie pour Dieu »: *Ita et vos existimate*. Le christianisme est proprement une vie, cela est vrai: *Vend ut vitam habeant*, nous dit Notre-Seigneur; c'est la vie divine qui, de l'humanité du Christ, où elle est en plénitude, découle sur chacune des âmes. Mais cette vie ne s'épanouit pas en nous sans effort; son développement reste conditionné à la destruction de ce qui s'oppose à elle, c'est-à-dire du péché; le péché est l'obstacle propre qui empêche la vie divine de se développer et même de se maintenir en nous.

Mais, me direz-vous, le baptême n'a-t-il pas détruit en nous le péché? Certainement, il efface le péché originel, et, quand il est conféré à un adulte, les péchés personnels; il remet même les dettes du péché, il produit en nous la « mort au péché »; dans les desseins de Dieu, cette mort est définitive; nous ne devons plus retomber dans le péché: *Et ultra non serviamus peccato*.

Cependant, le baptême n'a pas enlevé la concupiscence; ce foyer de péché demeure en nous; Dieu l'a voulu ainsi; il a voulu que notre liberté pût s'exercer dans la lutte, et nous ménager par-là, dit le Concile de Trente, « une ample moisson de mérites » (Catéchisme, c. XVI). Cette « mort au péché », réalisée en principe au baptême, devient donc pour nous une condition de vie; nous devons affaiblir en nous, dans la plus grande mesure possible, l'action de la concupiscence; c'est à

ce prix que la vie divine s'épanouira dans notre âme, et cela dans le degré même où nous renoncerons au péché, aux habitudes du péché et à ses attaches.

Un des moyens de parvenir à cette nécessaire destruction du péché est d'en avoir la haine: on ne fait point de pacte avec un ennemi que l'on hait. Pour avoir cette haine du péché, il faudrait que nous en connussions la profonde malice et l'infamale laideur. Mais qui connaîtra la malice du péché? Il nous faudrait, pour la mesurer, connaître Dieu lui-même, qu'il offense; et c'est pourquoi le Psalmiste s'écrie: « Qui a l'intelligence du péché », *Delicta quis intelligit* (Ps. XVIII, 13)?

Essayons pourtant, à la lumière de la raison et surtout de la révélation, de nous en faire quelque idée. Supposons une âme de baptisé qui, sciemment et volontairement, commet une faute grave, viole délibérément, en matière grave, un des commandements divins. Que fait cette âme? Que devient-elle? Nous savons qu'elle méprise Dieu; — qu'elle se range parmi les ennemis du Christ pour le faire mourir; — enfin, qu'elle détruit en elle la vie divine: c'est là l'oeuvre de son péché.

- I -

Le péché, a-t-on dit, est le mal de Dieu.

Ce terme, comme vous le savez, n'est strictement exact que selon notre façon de parler, car la souffrance est incompatible avec la divinité. Le péché est le mal de Dieu, parce qu'il est la négation, par la créature, de l'existence de Dieu, de sa vérité, de sa souveraineté, de sa sainteté, de sa bonté. Que fait cette âme dont je vous ai parlé, en accomplissant librement une action contraire à la loi de Dieu? Pratiquement, elle nie que Dieu soit la souveraine sagesse et qu'il ait le pouvoir d'établir des lois; pratiquement, elle nie la sainteté de Dieu et refuse de lui donner l'adoration qu'il mérite; pratiquement, elle nie que Dieu soit la toute-puissance et ait le droit de réclamer l'obéissance des êtres qui tiennent la vie de lui; elle nie que Dieu soit

la bonté suprême, digne d'être préférée à tout ce qui n'est pas elle, elle ravale Dieu au-dessous de la créature. *Non serviam*: « Je ne vous reconnais point; je ne vous servirai point »; cette âme répète cette parole du rebelle au jour de sa révolte. — La crie-t-elle de bouche? Non, pas toujours au moins; elle ne le voudrait peut-être pas; mais elle la crie par son acte. Le péché, c'est la négation pratique des perfections divines, c'est le mépris pratique des droits de Dieu: pratiquement, si la chose n'était pas rendue impossible par la nature de la divinité, cette âme ferait du mal à la majesté et à la bonté infinies; elle détruirait Dieu.

Et n'est-ce pas ce qui s'est produit? Quand Dieu a revêtu une forme humaine, le péché ne l'a-t-il pas atteint jusqu'à le faire mourir?

Je vous ai déjà dit que les souffrances et la passion du Christ sont la plus éclatante révélation de l'amour de Dieu, *Majorera hac dilectionem nemo habet* (Joan. XV, 13). Il n'y a pas non plus de plus profonde révélation de la malice immense du péché. — Contemplons avec foi, pendant quelques instants, les douleurs que le Verbe incarné a endurées quand l'heure est venue pour lui d'expié le péché; nous pouvons à peine soupçonner à quels abîmes de souffrances et d'abaissements le péché l'a fait descendre.

Le Christ Jésus est le propre Fils unique de Dieu; il est l'objet des complaisances de son Père; toute l'oeuvre de son Père est de le glorifier: *Clarificavi et iterum clarificabo* (Joan. XII, 28); car il est plein de grâce, la grâce surabonde en lui; c'est un pontife innocent; s'il est semblable à nous, il ne connaît pourtant ni péché ni imperfection: « Qui, disait-il aux juifs, me convaincra de péché » (Ibid. VIII, 46)? « Le prince du monde, c'est-à-dire Satan, n'a rien en moi qui lui appartienne » (Ibid. XIV, 30). C'est si vrai, que c'est inutilement que ses plus acharnés ennemis, les pharisiens, ont fouillé sa vie, examiné sa doctrine, épié, comme la haine sait le faire, tous ses actes et toutes ses paroles ils n'ont pas trouvé de motif pour le condamner; pour inventer un prétexte, il a fallu recourir à de faux témoins. Jésus est la pureté même, le « reflet des perfections infinies de son Père, la splendeur toute éclatante de sa gloire » (Hebr. I, 3).

Et voici comment le Père a traité ce Fils

quand le moment est venu pour Jésus de solder à notre place la dette due à la justice pour les péchés; voici comment a été frappé cet « Agneau de Dieu » qui s'est substitué aux pécheurs. — Le Père céleste a voulu, de cette volonté à laquelle rien ne résiste, le briser dans la souffrance; *Voluit conterere eum in infirmitate* (Isa. LIII, 10). Dans l'âme sainte de Jésus, s'amoncellent des flots de tristesse, d'ennui, de crainte et de langueur, au point que son corps immaculé est baigné d'une sueur de sang; il est tellement « troublé et accablé par le torrent de nos iniquités » (Ps. XVII, 5), que, dans la répulsion qu'éprouve sa nature sensible, il demande à son Père de ne pas boire le calice d'amertume qui lui est présenté: *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste*. La veille, à la dernière Cène, il ne parlait pas ainsi: *Volo, Pater*, « Je veux », disait-il alors à son Père, car il est son égal; mais maintenant, la honte dont le couvrent les péchés des hommes qu'il a pris sur lui, envahit toute son âme, et c'est comme un criminel qu'il fait sa prière *Pater, si possibile est*, « Père, si c'est possible... » Mais le Père ne veut pas; c'est l'heure de la justice, c'est l'heure où il veut livrer son Fils, son propre Fils comme un jouet, à la puissance des ténèbres: *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum* (Luc. XXII, 53). — Trahi par un de ses apôtres, abandonné par les autres, renié par leur chef, le Christ Jésus devient, aux mains d'une valetaille, un objet de moqueries et d'outrages; voyez-le, lui, le Dieu tout-puissant, souffleté; sa face adorable, qui fait la joie des saints, couverte de crachats; on le flagelle, on enfonce une couronne d'épines sur sa tête; on jette par dérision un manteau de pourpre sur ses épaules; on lui met un roseau à la main; puis ces valets fléchissent le genou devant lui avec des moqueries insolentes: quel abîme d'ignominies pour celui devant qui tremblent les anges! Contemplez-le, lui, le maître de l'univers, traité de malfaiteur, d'imposteur, mis en parallèle avec un insigne voleur que la foule lui préfère; voyez-le jeté hors la loi, condamné, attaché à la croix entre deux larrons; endurant les douleurs des clous enfoncés dans ses membres, la soif qui le torture; il voit le peuple qu'il a comblé de bienfaits hocher la tête en signe de mépris; il entend les haineux sarcasmes de ses ennemis « Quoi! il a sauvé les autres, il ne peut se sauver

lui-même; qu'il descende donc de la croix, et alors, mais alors seulement, nous croirons en lui ». Quelle humiliation et quels opprobres!

Contemplons ce tableau saisissant, tracé bien longtemps à l'avance par le prophète Isaïe, des souffrances du Christ: on n'en peut retrancher un seul trait; il faut tout lire, car tous les traits portent. « Beaucoup ont été dans la stupeur en le voyant, tant il était défiguré. Son aspect n'était plus celui d'un homme, ni son visage celui des enfants des hommes; il n'avait plus ni forme ni beauté pour attirer nos regards, ni apparence pour exciter notre amour; il était méprisé et abandonné des hommes; homme de douleur, que la souffrance a touché, objet devant lequel on se couvre le visage; il était en butte au mépris, et nous n'avons fait de lui aucun cas. Véritablement, c'était de nos douleurs qu'il était chargé; et nous, nous le regardions comme un homme puni, frappé de Dieu et soumis à l'humiliation. Il a été transpercé à cause de nos péchés et brisé à cause de nos iniquités. Le Seigneur a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous; on le maltraite; lui, il se soumet à la souffrance, et il n'ouvre pas la bouche, semblable à l'agneau qu'on mène à la boucherie, à la brebis muette devant ceux qui la tondent; il a été mis à mort par une injuste condamnation et, parmi ses contemporains, qui a pensé qu'il était retranché de la terre des vivants, que la douleur le frappait à cause des péchés de son peuple? Car il a plu au Seigneur de le briser par la souffrance » (Isa. LIII, 2 sq. (Traduction de M. l'abbé Crampon)...

Cela suffit-il? Non, pas encore; notre divin Sauveur n'a pas encore touché le fond de la douleur. — Regarde-le, ô mon âme, regarde ton Dieu suspendu à la croix; il n'a même plus rien d'humain, il est devenu « le rebut méprisé d'une populace » en furie: *Ego sum vermis et non homo, opprobrium hominem et abjectio plebis* (Ps. XXI, 7). Son corps n'est qu'une plaie; son âme s'est comme fondue sous la souffrance et les dérisions. Et, à cet instant, nous dit l'Évangile, Jésus poussa un grand cri: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé »? Jésus est abandonné par son Père. Nous ne saurons jamais quel abîme de souffrance représente cet abandon du Christ par son Père; il y a là un mystère dont nulle âme ne sondera la profondeur.

Jésus abandonné de son Père! Pourtant, toute sa vie, n'a-t-il pas fait la volonté de son Père? N'a-t-il « pas accompli la mission qu'il en a reçue de manifester son nom au monde »: *Manifestavi nomen tuum hominibus* (Joan. XVII, 6)? N'est-ce pas « par amour », *Ut cognoscat mundus quia*, qu'il se livre? Oh! bien certainement. — Pourquoi donc, ô Père céleste, frappez-vous ainsi votre Fils bien-aimé? — « A cause du péché de mon peuple »: *Propter scelus populi mei percussi eum* (Isa. LIII 8). Parce que, à ce moment, le Christ s'est livré pour nous, afin de donner une satisfaction pleine et entière pour le péché, le Père n'a plus vu dans son Fils que le péché dont il était revêtu au point que « le péché semblait être en lui-même »: *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit* (II Cor. V, 21); il est alors « devenu le maudit»: *Factus pro nobis maledictum* (Gal. III, 13); son Père l'abandonne; et bien que, par la cime de son être, le Christ garde la joie ineffable de la vision béatifique, cet abandon plonge l'âme de Jésus dans une douleur si profonde qu'elle lui arrache ce cri d'angoisse infinie: « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné »? La justice divine, se donnant libre cours pour punir le péché des hommes, « s'est abattue comme un torrent impétueux sur le propre Fils de Dieu »: *Proprio Filio suo non pepercit Deus, sed pro nobis omnibus tradidit illum* (Rom. VIII, 32).

Si nous voulons savoir ce que Dieu pense du péché, regardons Jésus dans sa passion. — Quand nous voyons Dieu frapper son Fils, qu'il aime infiniment, de la mort de la croix, nous comprenons un peu ce qu'est le péché aux yeux de Dieu. Oh! Si nous pouvions comprendre, dans l'oraison, que pendant trois heures, Jésus a crié à son Père: « S'il est possible, Père, que ce calice s'éloigne de moi », *Si possibile est, transeat a me calix iste*, et que la réponse du Père a été: « Non »! que Jésus a dû payer notre dette jusqu'à la dernière goutte de son sang, que « malgré ses cris d'angoisse et ses larmes », *Cum clamore valido et lacrymis* (Hebr. V), Dieu « ne l'a pas épargné », si nous pouvions comprendre cela, nous aurions une sainte horreur du péché. Quelle révélation du péché que cet amas d'opprobres, d'outrages et d'humiliations, sous lequel le Christ Jésus a été accablé! Qu'il a fallu que la haine de Dieu contre le péché fût donc puissante pour frapper

ainsi Jésus sans mesure, pour le broyer sous la souffrance et l'ignominie!

L'âme qui, délibérément, commet le péché apporte sa part aux douleurs et aux outrages qui fondent sur le Christ. Elle a versé son amertume dans le calice présenté à Jésus pendant l'agonie; elle était avec Judas, pour le trahir; avec la soldatesque, pour couvrir sa face divine de crachats, pour lui bander les yeux et le souffleter; avec Pierre, pour le renier; avec Hérode, pour le tourner en dérision; avec la foule, pour réclamer furieusement sa mort; avec Pilate, pour le condamner lâchement par un jugement inique; elle était avec les pharisiens, qui couvraient le Christ expirant du venin de leur haine inassouvie; avec les juifs, pour se moquer de lui et l'accabler de sarcasmes; et elle a offert à Jésus, à l'instant suprême, pour étancher sa soif, du fiel et du vinaigre... C'est là l'oeuvre de l'âme qui refuse de se soumettre à la loi divine; elle cause la mort du Fils unique de Dieu, du Christ Jésus. Si, un jour, nous avons eu le malheur de commettre volontairement une seule faute mortelle, nous avons été cette âme... Nous pouvons dire: « La passion de Jésus est mon oeuvre. O Jésus, cloué à la croix, vous êtes le pontife saint, immaculé, la victime innocente et sans tache, - et moi, je suis pécheur »!...

- III -

Ensuite, le péché tue dans l'âme la vie divine, il brise l'union que Dieu veut contracter avec nous.

Je vous ai dit que Dieu veut se communiquer à nous d'une façon qui surpasse les exigences de notre nature; Dieu veut se donner lui-même, non seulement comme objet de contemplation, mais comme objet d'union; il réalise cette union ici-bas, dans la foi, par la grâce. Dieu est amour; l'amour tend à s'unir à l'objet qu'il aime; il requiert que l'objet aimé fasse un avec lui, et c'est là l'amour divin.

C'est aussi l'amour du Christ pour nous; son Père l'envoie « pour qu'il se donne»: *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum Unigenitum daret* (Joan. III, 16); le Christ vient pour se donner, et se donner surabondamment, comme il convient à un Dieu: *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant* (Ibid. X.

10); il supplie ses disciples de « demeurer en lui »: *Manete in me et ego in vobis* (Ibid. XV, 4).

Et pour accomplir cette union, rien ne lui coûte; ni les humiliations de la crèche, ni les obscurités et les abaissements de la vie cachée, ni les fatigues de la vie publique, ni les douleurs de la croix; pour parfaire cette union, il institue les sacrements, il établit l'Église, il nous donne son Esprit. — De son côté, quand elle contemple toutes ces avances divines, l'âme tend à y répondre, pour s'unir au souverain Bien.

Or, le péché constitue, par lui-même, un obstacle infranchissable à cette union (*Iniquitates vestrae dividerunt inter vos et Deum vestrum*. Isa. LIX, 2). — Comment cela? Selon la définition de saint Thomas, le péché consiste à « se détourner de Dieu pour se tourner vers la créature »: *Aversio a Deo et conversio ad creaturam* (S. Thom. I-II, q. LXXXVII, a. 4). C'est un acte connu, voulu, par lequel l'homme se détourne de Dieu, son créateur, son rédempteur, son père, son ami, sa fin dernière, pour une créature quelconque. Dans cet acte, il y a, le plus souvent implicitement, mais toujours essentiellement, un choix. Cette créature, vers laquelle nous nous tournons, devient notre choix pour le moment, en tant que cela dépend de nous; — et la mort peut nous fixer dans ce choix pour toute l'éternité.

Voilà donc ce qu'est le péché grave délié: un choix, accompli les yeux ouverts. C'est comme si l'on disait à Dieu: « Mon Dieu, je sais que vous défendez telle chose, qu'en la faisant, je perdrai votre amitié, mais je la ferai quand même ». Vous comprenez tout de suite combien le péché mortel est opposé, dans sa nature, à l'union avec Dieu; on ne peut, par un même acte, s'unir à quelqu'un et se détourner de lui. « Nul, dit Notre-Seigneur, ne peut servir deux maîtres, *Nemo servus potest duobus dominis servire* (Luc. XVI, 13); on aimera l'un et on haïra l'autre ». L'âme qui admet le péché grave, préfère librement la créature et sa satisfaction à Dieu et à la loi de Dieu: l'union avec Dieu est complètement rompue et la vie divine détruite; une telle âme devient l'esclave du péché, *Omnis qui facit peccatum servus est peccati* (Joan. VIII, 34). L'esclave du péché ne peut être servi-

teur de Dieu; entre Bérial et Jésus, entre Lucifer et le Christ, il y a incompatibilité radicale et absolue (II Cor. VI, 14-16).

Comme la source de notre sainteté est le Christ Jésus, vous comprendrez aussi que l'âme qui se détourne de lui par le péché mortel se détourne de la vie: cette âme, qui n'a de vie surnaturelle que par la grâce du Christ, devient, par le péché, la branche morte qui ne reçoit plus la sève divine; c'est pourquoi le péché qui brise totalement l'union établie par la grâce, est appelé mortel. Vous voyez qu'il est pour nous un mal, le mal opposé à notre véritable béatitude: « Celui qui aime l'iniquité est vraiment l'ennemi de son âme », *Qui diligit iniquitatem odit animam suam* (Ps. X, 6). Le péché qui détruit la vie de la grâce en nous, nous rend impuissants à mériter surnaturellement; une telle âme ne peut rien mériter *de condigno*, en droit strict et rigoureux, comme celui qui possède la grâce, pas même de revenir à Dieu; si Dieu donne la contrition, c'est par miséricorde, parce qu'il daigne se pencher vers la créature tombée. Comme vous le savez, tout est stérile pour le ciel dans l'activité d'une âme en état de péché mortel, si éclatante que soit, par ailleurs, aux yeux du monde, dans le domaine naturel, cette activité: sarment desséché, ne recevant plus, par sa faute, la sève divine de la grâce, l'âme qui demeure en cet état est comparée, par le Christ Jésus lui-même, à « du bois mort qui n'est plus bon qu'à être jeté au feu pour y brûler »: *In ignem mittent, et ardet* (Joan. XV, G).

- IV -

Je vous ai dit que, pour ses disciples, le Christ invoque toujours son Père afin que la grâce abonde en eux: *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Hebr, VII, 25). Mais l'âme qui demeure dans le péché n'appartient plus au Christ; elle est au démon. Satan remplace le Christ dans cette âme; à l'encontre du Christ, le démon se fait devant Dieu l'accusateur de cette âme: « Elle est à moi », dit-il à Dieu; jour et nuit, il la réclame, — parce qu'en effet elle est à lui: *Accusator fratrum nostrorum qui accusabat illos ante conspectum Dei nostri die ac nocte* (Hebr, VII, 25).

Et supposez que la mort surprenne cette âme, sans qu'elle ait le temps de se reconnaître. Cette supposition n'a rien d'impossible, puisque Notre-Seigneur lui-même tient à nous avertir qu'il surviendra « comme un voleur, au moment où nous n'y songerons pas » (Ibid. III, 3). — L'état d'aversion de Dieu devient alors immuable: la disposition dépravée de la volonté, fixée dans son terme, ne peut plus subir de changement; l'âme ne peut plus revenir au bien ultime dont elle s'est pour toujours séparée (S. Thom. IV, Sentent. L. q. II, a. 1, q. 1); l'éternité ne fait que ratifier et confirmer l'état de mort surnaturelle librement choisi par l'âme en se détournant de Dieu. Ce n'est plus alors le temps de l'épreuve et de la miséricorde; c'est l'heure du terme et de la justice: *Deus ultionem Dominus* (Ps. XCIII, 1).

Et cette justice est terrible, parce que Dieu, qui venge alors ses droits jusqu'à volontairement méconnus et obstinément méprisés, malgré tant d'avances et d'appels divins, a la main puissante: *Quia fortis ultor Dominus* (Jerem. LI, 56).

Le Christ Jésus a voulu, pour le bien de nos âmes, nous révéler cette vérité: Dieu connaît toutes choses dans leur fond et leur essence, et les juge dès lors infailliblement, « avec une exactitude infinie, sans qu'un atome d'exagération se mêle à ses jugements »: *Pondus et statera iudicia Domini* (Prov, XVI, 11), car « il juge tout sans passion »: *Cum tranquillitate iudicas* (Sap. XII, 18). Dieu est la sagesse éternelle, réglant tout avec poids et mesure; il est la bonté suprême; il a accepté les satisfactions abondantes données par Jésus sur la croix pour les crimes du monde. — Et pourtant, quand l'heure de l'éternité a sonné, Dieu poursuit le péché de sa haine¹ dans des tourments sans fin, dans ces ténèbres, où il n'y a, selon la parole même de notre béni Sauveur, que « pleurs et grincements de dents » (Matth. XXII, 13); dans « cette géhenne où la flamme ne s'éteint pas » (Marc, IX, 43), où le Christ montrait le mauvais riche au cœur dur, suppliant celui qui fut le pauvre Lazare

¹ Ce mot de « haine » ne marque pas un sentiment qui existerait en Dieu, mais le résultat moral produit par la présence de Dieu dans la créature fixée pour toujours dans l'état de péché et de rébellion contre la loi divine; la haine de Dieu est l'exercice de sa justice. C'est le jeu des lois éternelles qui suivent leur libre cours.

de venir déposer sur ses lèvres consumées par le feu, le bout du doigt trempé dans l'eau, car « il souffrait cruellement » (Luc. XVI, 24). — Tant est grande l'horreur qu'inspire à Dieu dont la sainteté et la souveraineté sont infinies, le « non » délibérément et obstinément répondu par la créature à ses commandements: *Ibunt in supplicium æternum* (Matth. XXV, 46); elle ira, cette créature, a dit Jésus lui-même, au supplice éternel.

Certes, cette peine du feu qui ne s'éteint jamais est terrible; mais qu'est-ce de comparable à la peine d'être privé pour toujours de Dieu et du Christ? Qu'est-ce de se sentir éternellement porté de toute l'énergie naturelle de son être vers la jouissance divine, et de s'en voir éternellement repoussé? — L'essence de l'enfer, c'est cette soif inextinguible de Dieu qui torture l'âme créée par lui, pour lui. Ici-bas, le pécheur peut se distraire de Dieu en s'occupant des créatures; mais une fois dans l'éternité, il ne se trouve plus qu'en face de Dieu. Et c'est pour le perdre pour toujours. Il n'y a que ceux qui savent ce qu'est l'amour de Dieu pour comprendre ce que c'est que *perdre l'infini. Avoir faim et soif de la béatitude infinie, et ne jamais la posséder! Discedite a me, maledicti*: « Eloignez-vous de moi, maudits » (Matth. XXV, 41), *dit le Seigneur*: « *Je ne vous connais point* »: *Nescio vos* (Ibid. 12). *Je vous ai appelés à partager ma gloire et ma béatitude; je voulais vous « remplir de toute bénédiction spirituelle* » (Ephes. I, 1-3); pour cela, je vous ai donné mon Fils, je l'ai comblé de la plénitude de la grâce pour qu'elle débordât sur vous; il était la voie qui devait vous conduire à la vérité et vous mener à la vie; il a accepté de mourir pour vous, il vous a donné ses mérites et ses satisfactions; il vous a donné l'Eglise, il vous a donné son Esprit; avec lui, que ne vous ai-je pas donné, pour que vous puissiez un jour participer au banquet éternel que j'ai préparé à la gloire de ce Fils bien-aimé? Vous avez eu des années pour vous y disposer, et vous n'en avez pas voulu; vous avez méprisé insolemment mes avances miséricordieuses; vous avez rejeté la lumière et la vie. A présent, l'heure est passée; retirez-vous, soyez maudits; car vous ne ressemblez pas à mon Fils; je ne vous connais pas, car vous ne portez pas ses traits en vous; il n'y a place dans son

royaume que pour des frères qui, par la grâce, lui sont semblables; retirez-vous; allez au feu éternel, préparé pour le démon et pour ses anges; parce que vous avez choisi le démon, « par le péché, vous portez en vous l'image du démon, votre père » (Joan. VIII, 44 et I Joan. III, 8). — *Nescio vos*, quelle sentence! quel tourment d'entendre cette parole de la bouche du Père céleste: « Maudits, je ne vous connais pas »!

Alors, dit Jésus, les pécheurs s'écrieront de désespoir: « Collines, tombez sur nous; montagnes, recouvrez-nous » (Luc. XXIII, 30); mais tous ces damnés, que le péché a séparés de Dieu pour toujours, sont voués, comme des proies vivantes, au ver rongeur du remords qui ne meurt point, au feu qui ne s'éteint jamais, à la puissance des démons qui s'acharnent maintenant avec rage et en toute liberté sur leurs victimes, au désespoir le plus amer et le plus triste. Malgré eux, ils doivent répéter cette parole de l'Écriture dont ils saisissent, à la lumière de l'éternité, l'évidence si effroyable pour eux: *Justus es, Domine, et rectum iudicium tuum* (Ps. CXVIII, 137); *vera et justa iudicia tua, justificata in semetipsa* (Ibid. XVIII, 10), « Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont l'équité même; ils trouvent en eux-mêmes leur justification ». La condamnation qui pèse sur nous sans fin est notre oeuvre, le résultat de notre volonté: *Ergo erravimus* (Sap. V, 6.)!

Quel mal que celui qui, détruisant dans l'âme la vie divine, y accumule tant de ruines et la menace d'un si grand châtiement! Si une seule fois nous avons commis un péché mortel délibéré, nous avons mérité d'être fixés dans notre choix pour toute l'éternité, et nous devons dire à Dieu: « C'est votre miséricorde qui m'a sauvé », *Misericordi.v Domini quia non sumus consumpti* (Jérémie, Lamentations, III, 22).

Le péché est le mal de Dieu, et c'est parce que Dieu est saint, qu'il le condamne ainsi pour toute l'éternité. Si nous aimions Dieu véritablement, nous aurions les sentiments de Dieu à l'égard du péché: *Qui diligitis Dominum, odite malum* (Ps. XCVI, 10). Il est écrit de Notre-Seigneur: « Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité » (Ibid. XLIV, 8). Demandons-lui, surtout dans l'oraison, au pied du crucifix,

de nous faire partager cette haine du seul vrai mal de notre âme.

Loin de moi de vouloir établir notre vie spirituelle sur la crainte des châtiments éternels. Car, dit saint Paul, nous n'avons pas reçu l'esprit de crainte servile, l'esprit de l'esclave qui a peur du châtiment, mais l'esprit d'adoption divine.

Cependant, n'oubliez pas que Notre-Seigneur, — dont toutes les paroles, c'est lui-même qui le dit, sont pour nos âmes des principes de vie (Joan. VI, 64) — nous recommande de craindre, non les châtiments, mais le Tout-Puissant qui peut perdre pour toujours, « dans la géhenne », notre corps et notre âme. Et remarquez que quand Notre-Seigneur fait à ses disciples cette recommandation de la crainte de Dieu, il leur fait « parce qu'ils sont ses amis »: *Dico autem vo bis AMICIS MEIS* (Luc. XII, 4). C'est un témoignage d'amour particulier qu'il leur donne en faisant naître en eux cette crainte salutaire.

La sainte Ecriture proclame « bienheureux ceux qui craignent le Seigneur »: *Beatus vir qui timet Dominum* (Ps. CXI, 1). Bien des pages sacrées sont remplies de tels éloges. Dieu demande de nous cet hommage d'une sainte crainte filiale pleine de révérence. Il y a des impies dont la haine de Dieu confine à la folie, qui voudraient braver le Tout-Puissant. Quel est donc cet athée qui disait: « S'il y a un Dieu, je me fais fort de supporter son enfer pendant toute l'éternité, plutôt que de me courber devant lui »? Insensé! qui ne saurait mettre le doigt à la flamme d'une chandelle sans le retirer aussitôt!

Voyez aussi comment saint Paul insistait auprès des chrétiens pour qu'ils se gardassent de tout péché. Il connaissait les « richesses incomparables de miséricorde que Dieu nous fait dans le Christ Jésus », *Dives in misericordia* (Ephes. II, 4); nul mieux que lui ne les a chantées; nul ne les a célébrées avec plus de force et de saint enthousiasme; nul n'a su, comme lui, mettre en regard de notre faiblesse la puissance et le triomphe de la grâce de Jésus; nul ne sait, comme lui encore, faire naître dans les âmes une telle confiance dans la surabondance des mérites et des satisfactions du Christ; — et pourtant, il parle de « l'épouvante » qui saisit l'âme quand, après avoir résisté obstinément à la loi divine, elle « tombe au dernier jour

entre les mains du Dieu vivant » (Hebr. X, 30)...

O Père céleste, délivrez-nous du mal!...

- V -

Mais, me direz-vous, pourquoi nous parler ainsi? N'avons-nous pas horreur du péché? N'avons-nous pas la douce confiance de ne pas nous trouver dans cet état d'aversion de Dieu?

Cela est vrai; et puisque votre conscience vous rend ce témoignage intérieur, oh! adressez d'abondantes actions de grâces au Père qui vous a « transportés du royaume des ténèbres dans celui de son Fils » (Col. I, 13), qui vous a « donné, en son Fils, d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière éternelle » (Ibid. 12-13). Réjouissez-vous aussi de ce que « Jésus vous a arrachés à la colère à venir » (*Exspectare Filium ejus de caelis... Jesum qui eripuit nos ab ira ventura*. I Thess. I, 10); car, par la grâce, dit saint Paul, vous êtes « déjà sauvés en espérance » (Rom. VIII, 24); vous tenez même « le gage de la vie bienheureuse » (Ibid. 1).

Cependant, en attendant que retentisse la parole de Jésus: « Venez, les bénis de mon Père », cette sentence heureuse qui fixera votre demeure en Dieu pour toujours, souvenez-vous que vous portez ce trésor divin de la grâce dans des vases fragiles. Notre-Seigneur lui-même nous dit de veiller et de prier, car l'esprit est prompt et la chair est faible (Matth. XXVI, 41). Il n'y a pas que les chutes mortelles; il y a aussi — et je touche ici un point très important, — le danger des fautes vénielles.

Il est vrai que, même répétées, les fautes vénielles n'empêchent pas, par elles-mêmes, l'union radicale et essentielle avec Dieu; elles diminuent pourtant la ferveur de cette union parce qu'elles constituent un commencement d'aversion de Dieu, dérivant d'une complaisance dans la créature, d'une défaillance dans la volonté, d'un fléchissement dans l'intensité de notre amour pour Dieu.

En cette matière, nous devons faire une distinction nécessaire. Il y a les fautes vénielles qui nous échappent par surprise, qui résultent souvent de notre tempérament, que nous regrettons, que nous cherchons à éviter; ce sont là des misères qui n'empêchent nullement l'âme de se trouver à un haut degré de l'union divine; elles sont effacées par les actes de charité, par une

bonne communion²; de plus, elles nous tiennent dans l'humilité.

Mais ce qu'il faut souverainement craindre, ce sont les fautes vénielles d'habitude, ou pleinement délibérées: elles sont un véritable péril pour l'âme; elles sont un pas, trop souvent réel, vers la rupture complète avec Dieu. Quand une âme est habituée à répondre pratiquement, sinon de bouche, un « non » *délibéré* à la volonté de Dieu (en matière légère, puisqu'il s'agit de péchés véniels), elle ne peut prétendre à sauvegarder en elle pendant longtemps l'union divine. Pourquoi cela? — Parce que de ces fautes, froidement admises, tranquillement accomplies, qui passent, sans que l'âme sente du remords, à l'état d'habitude non combattue, résulte nécessairement une diminution de docilité surnaturelle, une diminution de vigilance, une diminution de notre force de résistance à la tentation³ L'expérience montre que, d'une suite de négligences voulues dans les petites choses, nous glissons insensiblement, mais presque toujours fatalement, dans les fautes graves (S. Thom. I-II, q. LXXXVIII, a. 3. *Utrum peccatum veniale sit dispositio ad mortale*).

J'irai même plus loin. — Supposons une âme qui cherche sincèrement Dieu en toutes choses, qui l'aime véritablement, et à laquelle il arrive, par faiblesse, de consentir volontairement à une faute grave. Cela se rencontre; il y a, dans le monde des âmes, des abîmes de défaillance comme il y a des cimes de sainteté. Le péché mortel constitue, pour cette âme, un immense malheur, car l'union divine est rompue; mais cette faute grave, passagère, est beaucoup

2 « On ne peut douter que l'Eucharistie ne remette et pardonne les péchés légers que l'on appelle ordinairement véniels. Tout ce que l'âme entraînée par l'ardeur de la concupiscence a perdu de la vie de la grâce en commettant des fautes légères, le sacrement le lui rend en effaçant ces petites fautes... Toutefois, ceci ne s'applique qu'aux péchés dont le sentiment et l'attrait n'émeuvent plus l'âme » (*Catéchisme du Concile de Trente*, C. XX, 1).

3 Nous ne disons pas une diminution de la grâce elle-même; à ce compte, la grâce finirait par disparaître avec le nombre sans cesse croissant des péchés véniels; mais une diminution de la ferveur de notre charité; cette diminution peut cependant produire dans l'âme une telle torpeur surnaturelle, que l'âme se trouve désarmée devant une tentation grave et qu'elle succombe au mal.

moins dangereuse et surtout beaucoup moins funeste pour cette âme, que ne le sont, chez une autre, des fautes vénielles d'habitude ou pleinement délibérées. Pourquoi donc? — La première s'humilie, se relève, et elle va trouver, dans le souvenir de la faute qu'elle a pu commettre, un motif excellent de se conserver et de s'ancrer dans l'humilité, un stimulant puissant vers un amour plus généreux et une fidélité plus vigilante que jamais ⁴. — Tandis que, chez l'autre, les fautes vénielles admises fréquemment et sans remords la constituent dans un état où l'action surnaturelle de Dieu est constamment contrariée. Une telle âme ne peut nullement prétendre à un haut degré d'union avec Dieu; bien au contraire, l'action divine va s'affaiblissant en elle; l'Esprit-Saint se tait; et cette âme, presque infailliblement, tombera sans tarder dans des fautes plus graves. Elle cherchera sans doute, comme la première, à rentrer aussitôt en grâce avec Dieu; mais elle y rentre, moins parce qu'elle aime Dieu, que parce qu'elle craint le châtement; puis, le souvenir de sa faute ne constituera pas pour elle, comme pour la première, le point de départ d'un nouvel élan vers Dieu; n'ayant en elle aucune intensité d'amour, elle continuera à vivre d'une vie surnaturelle médiocre, toujours exposée aux moindres coups de l'ennemi et à de nouvelles chutes. On ne peut répondre du salut, encore moins de la perfection d'une telle âme qui met constamment obstacle à l'action divine et qui ne fait pas d'efforts sérieux pour sortir de son état de tiédeur (*Licet frigidus sit pejor tepido, tamen pejor est status tepidi: quia tepidus est in majori periculo ruendi sine spe resurgendi*. Cornel. a Lapide, *In Apoc.* III, 16.).

Il peut arriver, par faiblesse, par entraîne-

4 « Les saints du Seigneur, — écrit saint Ambroise, en donnant l'exemple de David, — brûlent d'impatience de venir à bout d'une lutte pieuse et d'achever la course du salut. Si, entraînés par la fragilité de leur nature plus que par l'envie du péché, il leur arrive, comme à tout homme, de faire une chute, ils s'en relèvent plus ardents pour la course, et sous l'aiguillon de la honte entreprennent de plus grands combats. Loin donc d'avoir été pour eux un obstacle, leur chute peut être regardée comme un stimulant qui accroît leur vitesse ». (*De apologia David*, LI, c. 20).

ment, par surprise, que nous tombions dans une faute grave; mais, au moins, ne répondons jamais un « non » délibéré à la volonté divine. Ne disons jamais, même par notre acte seul: « Seigneur, je *sais* que telle chose, même minime, vous déplaît, mais je *veux* l'accomplir ». Dès que Dieu nous demande quoi que ce soit, alors même que ce serait le sang de notre coeur, il faut dire: « Oui, Seigneur, me voici »; sinon, nous nous arrêtons dans le chemin de l'union; et s'arrêter, c'est souvent reculer; c'est presque toujours s'exposer à des chutes graves.

- V -

Ces habitudes de péché délibéré, même simplement véniel, ne se créent pas toutes seules; elles ne s'établissent en nous, vous le savez, que petit à petit. « Veillez donc, et priez », comme le dit Notre-Seigneur, « afin de ne pas vous laisser surprendre par la tentation » (Matth. XXVI, 41).

La tentation est inévitable. — Nous sommes entourés d'ennemis; le démon « rôde sans cesse autour de nous » (I Petr. V, 8); le monde nous enveloppe de ses séductions corruptrices ou de son esprit, si opposé à la vie surnaturelle. C'est pourquoi il n'est pas en notre pouvoir d'éviter toute tentation; elle est même souvent indépendante de notre volonté. Certes, elle est une épreuve, très pénible parfois, surtout quand elle est accompagnée de ténèbres spirituelles. Nous sommes alors portés à ne proclamer heureuses que les âmes qui ne seraient jamais tentées. Mais Dieu déclare, au contraire, par la bouche de l'écrivain sacré, que ceux qui supportent la tentation, sans s'y exposer eux-mêmes, sont « bienheureux »: *Beatus vir qui suffert tentationem* (Jac. I, 12). Pourquoi cela? Parce que, dit le Seigneur, « après avoir été éprouvés, ils recevront la couronne de vie ». Ne nous décourageons donc jamais, à cause de la fréquence ou de l'étendue de la tentation; veillons, sans doute, avec le plus grand soin, sur le trésor de la grâce, écartons les occasions dangereuses; mais gardons toujours aussi pleine confiance. La tentation, si violente et si prolongée qu'elle soit, n'est pas un péché; ses « eaux peuvent envahir l'âme », comme un affreux borborygme, *Intraverunt aquae us que*

ad animam meam (Ps. LXVIII, 2) — mais nous pouvons nous rassurer aussi longtemps qu'émerge la fine pointe de l'âme qu'est la volonté: c'est cette pointe seule, *Apex mentis*, que Dieu regarde.

D'ailleurs, nous dit saint Paul, « Dieu ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces; mais avec la tentation, il ménagera, par sa grâce, une heureuse issue, en nous donnant le pouvoir de la supporter » (I Cor. X, 13). Le grand apôtre en est lui-même un exemple. Il nous dit qu'afin qu'il ne s'enorgueillisse point de ses révélations, Dieu a mis ce qu'il appelle « une épine dans sa chair », figure de tentation; il lui a « donné un ange de Satan pour le souffleter » (II Cor. XII, 17). « Trois fois, dit-il, j'ai prié le Seigneur de m'en délivrer, et le Seigneur m'a répondu: Ma grâce te suffit, car c'est dans la faiblesse de l'homme (c'est-à-dire en la faisant triompher par ma grâce) que se montre ma puissance ».

La grâce divine est, en effet, le secours qui doit nous aider à surmonter la tentation; mais nous devons la demander: *Et orate*. Dans la prière qu'il nous a apprise, le Christ nous fait supplier notre Père céleste de « ne pas être induits en tentation, mais d'être délivrés du mal ». Répétons souvent cette prière, puisque Jésus a voulu la mettre sur nos lèvres; répétons-la, en nous appuyant sur les mérites de la passion du Sauveur.

Rien n'est plus efficace contre la tentation que le souvenir de la croix de Jésus. — Qu'est venu faire ici-bas le Christ, sinon, en somme, « détruire l'oeuvre du diable » (I Joan. III, 8)? Et comment l'a-t-il détruite, comment a-t-il « jeté le démon dehors », comme il le dit lui-même (Joan. XII, 31), sinon par sa mort sur la croix? Durant sa vie mortelle, Notre-Seigneur a expulsé les démons des corps des possédés; il les a chassés aussi des âmes lorsqu'il remettait les péchés à Madeleine, au paralytique, et à tant d'autres; mais c'est surtout, comme vous le savez, par sa passion bénie qu'il a ruiné l'empire du démon; au moment précis, où, en faisant mourir le Christ par les mains des Juifs, le démon croyait triompher pour toujours, il recevait lui-même le coup mortel. Car la mort du Christ a détruit le péché, et donné en droit à tous les baptisés la grâce de mourir au péché.

Appuyons-nous donc par la foi sur la

croix du Christ Jésus; sa vertu n'est pas tarie; notre condition d'enfants de Dieu et notre qualité de baptisés nous en donnent le droit. Par le baptême, nous avons été marqués du sceau de la croix, nous sommes devenus membres du Christ, éclairés de sa lumière, participant à sa vie et au salut qu'il nous apporte. Dès lors, unis à lui, que pouvons-nous craindre? *Dominus illuminatio mea et salus mea; quem timebo* (Ps. XXVI, 1)? Disons-nous: « Dieu a commandé à ses anges de te garder dans toutes ses voies afin que tu ne trébuches point; — aussi, mille ennemis tombent à ta gauche et dix mille à ta droite, et tu ne seras pas atteint; parce qu'il s'est attaché à moi, dit le Seigneur, je le délivrerai; je le protégerai, parce qu'il connaît mon nom; il m'invoquera et je l'exaucerai; je serai avec lui dans la détresse pour le délivrer et le glorifier; je le rassasierai de jours heureux, et je lui ferai voir mon salut » (Ibid XC, 11-12; 14-16).

Prions donc le Christ d'être notre soutien dans la lutte contre le démon, contre le monde son complice, contre la concupiscence qui est en nous. Comme les apôtres ballottés par la tempête, crions vers lui: « Seigneur, aidez-nous, car sans vous nous périssons »; et étendant la main, le Christ nous sauvera (Matth. VIII, 25). Comme le Christ qui a voulu, pour notre exemple et pour nous mériter la grâce de résister, être tenté, — bien qu'à cause de sa divinité, cette tentation ait été purement extérieure, — forçons Satan à se retirer, en lui disant dès qu'il se présente: « Il n'y a qu'un seul Seigneur que je veux adorer et servir. Au jour du baptême, j'ai choisi le Christ, c'est lui seul que je veux écouter⁵ ». Avec le Christ Jésus, notre chef, nous serons vainqueurs de la puissance des ténèbres. Le Christ est en nous depuis le baptême; et le Christ, dit saint Jean, « est plus grand, sans comparaison, que celui qui

⁵ Voici en quels termes, pleins d'assurance surnaturelle, saint Grégoire de Nazianze voulait que tout baptisé repoussât Satan: « Fort du signe de la croix qui t'a marqué, dis-lui (au démon): moi aussi, je suis l'image de Dieu et je n'ai pas été comme toi précipité du ciel à cause de mon orgueil. Je suis revêtu du Christ; par le baptême, le Christ est devenu mon bien. C'est à toi à plier le genou devant moi ». Saint Grég. Nazian. Orat. 40 in sanct. Baptismate, c. 10.

est dans le monde, c'est-à-dire que Satan » (I Joan. IV, 4). Le démon n'a pas vaincu le Christ; « le prince de ce monde n'a rien en moi, dit Jésus, qui lui appartienne » (Joan, XIV, 30); dès lors, il ne pourra nous vaincre, il ne pourra pour toujours nous faire tomber dans le péché, si, veillant constamment sur nous-mêmes, nous restons unis à Jésus, et si nous nous appuyons sur ses paroles et ses mérites: *Confidite: ego vici mundum* (Ibid. XVI, 33). Une âme qui cherche à rester unie au Christ par la foi est au-dessus de ses passions, au-dessus du monde et des démons; tout peut se soulever en elle, autour d'elle; le Christ la tiendra, par sa force divine, au-dessus de tous les assauts.

Le Christ est appelé dans l'Apocalypse « le lion vainqueur qui est sorti victorieux pour vaincre encore » (Apoc. V, 5), parce que, par sa victoire, il a acquis à ses partisans le pouvoir de vaincre à leur tour. C'est pourquoi saint Paul après avoir rappelé que la mort, fruit du péché, a été détruite par le Christ Jésus qui nous apporte l'immortalité, s'écrie: « Grâces soient rendues à Dieu qui nous a donné la victoire sur le démon, père du péché; victoire sur le péché, source de mort; victoire enfin sur la mort elle-même, — par Jésus-Christ Notre-Seigneur »: *Stimulus mortis peccatum est... Deo autem gratias qui dedit nobis victoriam — per Dominum Nostrum Jesum Christum* (I Cor. XV, 56-57).



DES DONS DU SAINT-ESPRIT Saint-Bonaventure

LIVRE III - DU DON DE PIÉTÉ

CHAPITRE PREMIER

Qu'est-ce que le don de piété. Comment le distingue-t-on de la piété naturelle et de la piété acquise.

Nous avons, en second lieu, à parler du don de piété, qui suit immédiatement le don de crainte dans l'ordre que nous avons adopté pour nous élever. C'est ce que nous montre saint Anselme dans ce passage (De similit., c. 130): « Au-dessus de ce don de la crainte du Seigneur, l'Esprit-Saint place la piété lorsqu'il inspire à l'âme saisie d'une telle crainte une vive compassion pour elle-même, et lui fait méditer avec amour combien profonde serait sa misère si elle était séparée de Dieu, précipitée dans les enfers et en proie aux tortures du démon. » Ainsi le don de piété succède naturellement au don de crainte. Saint Augustin nous dit de même: « Offrez à Dieu un coeur contrit et humilié, afin qu'il s'embrace des sentiments de la piété, qu'il ne résiste plus à la volonté divine, mais soumette par l'obéissance. »

Tel est, du reste, l'ordre adopté par un grand nombre de docteurs, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Nous avons trois points à considérer touchant ce don: d'abord, qu'est-ce que le don de piété, et comment le distingue-t-on de la piété naturelle et de la piété acquise; ensuite, comment le don de piété donne-t-il naissance à un jour spirituel; comment le fait-il croître et le conduit-il à sa consommation; enfin, comment le don de piété prépare-t-il un festin à nos âmes. Examinons donc ce que l'on entend par le don de piété.

« La piété, dit Hugues (De claustr. anim.), découle de la douceur d'une âme pleine de bénignité. C'est une tendresse surnaturelle, aimable à tous les hommes et empressée à les secourir; une dévotion vive et amoureuse pour tout ce qui tient au culte de Dieu. » Nous voyons, par ces paroles, qu'un tel don est un doux rayon répandu en nous par le Soleil de toute piété, rayon destiné à éclairer notre âme au-dedans d'elle-même. En effet, elle reçoit ce rayon lumineux, et ses forces se rétablissent; aux sources de la douceur

elle devient habile à s'élever vers Dieu afin de lui rendre ses hommages comme à un père, et elle apprend à s'incliner pieusement vers ses frères pour soulager leurs misères. Mais comme les sentiments de piété qui nous portent vers un objet sont nombreux, comme il y a une piété naturelle, une piété acquise, une piété divinement infuse, il est nécessaire de parler de chacune d'elles en particulier,

Nous disons donc d'abord que la piété innée est une affection qui nous incline vers une chose: tel est l'amour des parents pour leurs enfants, et réciproquement; tel l'amour que nous avons pour notre patrie, etc. Ce sentiment est naturel, et on le trouve aussi bien chez les animaux que chez l'homme. Ainsi nous lisons dans saint Isidore et un autre auteur: Les cigognes ont une tendresse vraiment admirable; autant elles ont employé de temps à élever leurs petits, autant de temps leurs petits s'appliquent à nourrir leur vieillesse. On dit la même chose des corbeaux. Bien qu'un tel sentiment ait Dieu pour principe, comme auteur de la nature, il n'est cependant pas un don de l'Esprit-Saint, car la piété qui mérite un tel nom est reçue de Dieu par inspiration.

Il y a ensuite une piété acquise dont saint Grégoire a dit (Mor., l. 21, c. 14): « Plusieurs ignorent que les entrailles de leur piété désirent s'ouvrir même en faveur des inconnus, et croient faire assez en la répandant sur ceux à qui ils sont liés par des rapports assidus. Chez de tels hommes, c'est plutôt l'amitié que la nature qui agit; car, en venant au secours de certains de leurs frères, ce n'est point parce qu'ils sont hommes, mais parce qu'ils leur sont connus qu'ils aiment à les soulager. » Or, une telle piété n'est pas non plus un don de l'Esprit-Saint, mais une vertu formée par un commerce d'amitié, et dont les effets ne vont point jusqu'aux étrangers et à nos ennemis. La piété, au contraire, qui est un don de l'Esprit, est donnée par Dieu et embrasse nos ennemis eux-mêmes. Ainsi il est dit dans saint Matthieu: *Aimez vos ennemis et faites du bien à ceux qui vous haïssent* (Mat., 5).

Il y a enfin une piété répandue en nos âmes par la source même de toute piété. C'est celle dont saint Bernard a dit: O piété pleine de

CHAPITRE II

Comment le don de piété fait naître en notre âme un jour spirituel; comment il le fait croître et le conduit à sa perfection.

Il nous faut voir, en second lieu, comment le don de piété fait naître en notre âme un jour spirituel, comment il le fait croître et le conduit à sa consommation.

Saint Grégoire nous dit (Mor., l. 1, c. 16): Le jour de chacun des dons de l'Esprit-Saint est la lumière qu'il répand, car ces dons sont eux-mêmes autant de flambeaux lumineux. En effet, avec eux on reçoit celui qui est le Soleil de toute splendeur et de toute ardeur, Or, comme le soleil matériel répand sur la terre un jour matériel durant lequel les corps doivent se livrer aux oeuvres qui leur sont propres, pourquoi la présence du Soleil éternel, ou autrement de l'Esprit-Saint, ne produirait-elle pas, à plus forte raison, un jour spirituel à la lumière duquel l'esprit devrait accomplir ses oeuvres, les oeuvres de la piété comme celles des autres vertus? Tout ce que nous pouvons faire est mort sans la piété, considérée comme culte rendu à Dieu. Voilà pourquoi l'Apôtre écrit: *Exercez-vous à la piété; car les exercices corporels servent à peu de chose, mais la piété est utile à tout.* En effet, dit Hugues, toute action extérieure est comme un corps, et la dévotion en est l'esprit; car par sa charité elle vivifie nos actions, comme l'âme vivifie notre corps. Aussi toute action faite sans dévotion est-elle une action morte. Tout ce qui est vivant est soumis à la mort assurément; la vie cependant est à l'abri de ses coups. Ainsi l'action que nous accomplissons passe avec le temps; mais la piété qui l'accompagne, bien qu'exercée dans le temps ne finit point avec lui, *car les oeuvres des justes les suivent* (Apoc. 14). Voilà comment, selon le sentiment de l'Apôtre, la piété est vraiment utile à tous, cette piété qui, découlant de la douceur d'une âme pleine de bénignité, est une tendresse surnaturelle, aimable à tous les hommes et empressée à les secourir.

Mais, de même que dans le jour naturel il y a trois parties distinctes: le matin, qui en est le commencement; le midi, qui en est le point le plus élevé, et le soir, qui met fin à ses travaux, de même le jour spirituel produit par le don de piété a ses trois parties. Le

clémence, qui ne cesse jamais de répandre ses bienfaits non-seulement sur ceux en qui elle ne voit aucun mérite, mais encore sur ceux qui lui offrent tout le contraire! C'est de cette piété et de son utilité que saint Ambroise a écrit (In ps. 118v): « La piété est agréable à Dieu; elle nous concilie le Seigneur et nous conserve en l'union de nos proches et de nos amis. En elle se trouve le culte de Dieu, la récompense des parents, l'héritage des enfants. Elle est, dis-je, le tribunal des justes, le port des indigents, le refuge des malheureux, le pardon des pécheurs. » C'est là la piété parfaite qui sait venir en aide au malheur avant d'y être entraînée par des prières. Elle est un don de l'Esprit-Saint, parce que, selon l'Apôtre, *elle est utile à tout; et c'est à elle que les biens de la vie présente et de la vie future ont été promis* (I ad Timot).

La somme et la consommation de toute discipline résident en la piété et la miséricorde. La piété embrasse plus particulièrement les besoins de l'âme, ce qui fait dire à la Glose sur les paroles dont nous venons de parler: Exercez-vous à conserver la foi dans sa pureté et la vérité dans toute sa rectitude; c'est là la piété proprement dite. La miséricorde, qui est l'acte second de la piété, s'adresse aux besoins de l'âme et à ceux du corps. Nous lisons dans saint Augustin (De oper. mon., c. 22). Celui qui veille à conserver sans tache la réputation des serviteurs de Dieu, exerce une miséricorde beaucoup plus grande envers l'âme des faibles que celui dont la sollicitude pour les souffrances corporelles de ses frères s'applique à donner du pain à ceux qui ont faim. Or, les oeuvres de miséricorde sont au nombre de quatorze: sept corporelles et sept spirituelles. Les oeuvres corporelles sont: visiter les malades, donner à boire à ceux qui ont soif, à manger à ceux qui ont faim, racheter les captifs, vêtir les nus, offrir l'hospitalité aux voyageurs et ensevelir les morts. Les six premières de ces oeuvres sont marquées dans l'Évangile, et la septième dans le livre de Tobie. Les oeuvres de la miséricorde spirituelle sont: pardonner les offenses, reprendre les pécheurs, instruire les ignorants, soutenir les faibles, consoler les affligés, prier pour le salut du prochain et supporter les injures, de telle sorte que celui qui nous les adresse revienne à des sentiments de douceur. Ainsi l'on comprend maintenant ce que c'est que la piété.

matin, c'est le temps où la piété commence à éclairer celui en qui elle a choisi sa demeure; le midi, c'est l'heure où elle l'embrase de ferveur pour le culte de Dieu; et le soir, le moment où elle l'incline avec tendresse vers le prochain. C'est alors que son travail arrive à son terme et que son repos commence.

Ainsi le don de piété, naissant du Soleil éternel, répand dans l'âme comme le matin d'un jour tout spirituel. En effet, il est dit dans l'Écclésiastique: *Le Seigneur donnera la sagesse à ceux qui agissent pieusement* (Eccl., 43). Or, la sagesse est la lumière inextinguible de la piété. Plus donc la piété agit avec courage, plus la lumière de la sagesse lui est communiquée avec abondance; et cette lumière rend son jour plus éclatant et le conduit jusqu'à sa perfection. De même les oeuvres d'iniquité affaiblissent dans l'âme le flambeau de la piété et produisent les ténèbres. C'est pourquoi il est écrit: *Le sentier des justes est comme une lumière brillante qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait. Mais la voie des méchants est pleine de ténèbres, et ils ne savent où ils tombent* (Prov., 4). Le don de piété commence donc son jour lorsque, répandant en l'âme une lumière nouvelle, il l'incline à la compassion pour elle-même. L'Esprit-Saint, dit saint Anselme, inspire la piété à notre âme lorsqu'il la fait se compatir et se rappeler pieusement combien elle serait malheureuse si elle était séparée de Dieu. Eclairée par cette inspiration, l'âme dirige avec un désir plein de tendresse toutes ses opérations vers la source même de la piété et bannit de son sein toute iniquité. Alors le don de piété brille sans nuage en cette âme, comme la lumière de l'aurore au lever du soleil. Il s'avance rapidement par un accroissement successif vers son midi, vers l'heure où il exerce avec ferveur et perfection les actes du culte divin.

En second lieu, le don de piété conduit au milieu de sa course le jour spirituel qu'il a fait naître dans l'âme. En effet, selon saint Augustin, la piété renferme le culte le plus excellent et le plus parfait, et ce culte est proprement celui qui convient à Dieu seul. Mais quel est ce culte? Le même saint nous répond: Nous honorons Dieu, et Dieu nous honore. Nous honorons Dieu en l'adorant et en l'invoquant comme notre fin suprême. Il nous honore en nous aimant comme l'ouvrier aime son champ. Nous sommes le champ cultivé par Dieu: car il ne cesse jamais d'extirper de nos cœurs, par sa parole, les se-

mences perverses; d'ouvrir ces cœurs par le tranchant de ses discours, d'y jeter les précieuses semences de ses commandements et d'attendre qu'ils produisent des fruits de piété. Mais de quelle utilité est le fruit de la piété? Il est utile à tout.

Il nous faut remarquer qu'il y a un double culte de Dieu: le culte intérieur et le culte extérieur. Le culte intérieur est celui par lequel nous nous offrons à Dieu connue au principe de notre vie, comme à la fin de notre félicité, et cela autant qu'il est en nous et selon l'étendue des biens que nous avons reçus de lui. La droite raison nous dit que nous devons agir ainsi, et la nature nous porte à le faire. En effet, la droite raison nous démontre que l'être inférieur doit être soumis à l'être supérieur dont il dépend, et qu'il a besoin de sentir l'action de celui dont l'éloignement est pour lui si dommageable. Or, c'est en lui rendant ses hommages comme à son Maître qu'il atteint ce but. La nature nous porte également à agir de la sorte, car ses désirs ne sauraient dire pleinement satisfaits que dans l'être qui est au-dessus de nous.

« Seigneur, dit saint Augustin, notre cœur est dans l'inquiétude tant qu'il ne se repose point en vous (Conf., l. I, c. 1). » La raison en est que le Seigneur est la demeure naturelle de nos cœurs.

Le culte extérieur consiste dans les oblations, les sacrifices, les adorations et autres pratiques semblables par lesquelles nous manifestons au-dehors le culte intérieur dû à Dieu seul. Ce culte, nous dit encore saint Augustin, ne doit être rendu qu'à Dieu, car nous voyons qu'en tout royaume le chef suprême reçoit des honneurs particuliers, et quiconque en adresserait de semblables à un autre qu'au souverain se rendrait coupable du crime de lèse-majesté. Aussi la loi de Dieu a-t-elle statué la peine de mort contre ceux qui rendraient les honneurs divins à d'autres qu'à Dieu. « *Quiconque, y est-il dit, sacrifiera à d'autres dieux qu'au seul Seigneur véritable, sera puni de mort* (Exod., 23). »

Nous devons savoir cependant qu'il y a un culte qu'il est en notre pouvoir de rendre sans péché à certaines créatures: tel est le culte qui s'adresse aux reliques des saints, à la croix et aux images de Jésus-Christ, etc. Aussi saint Jean Damascène, parlant de ce culte des images, nous dit que dans l'ancienne Loi il n'était point en usage, parce que le Dieu invisible, spirituel et immense ne s'était point encore revêtu de notre chair.

Mais, depuis l'incarnation du Seigneur, il a été convenable de mettre en honneur des images afin de nous rappeler par elles les actes de Jésus-Christ et des Martyrs et d'offrir aux ignorants, par la peinture, comme en autant de livres à leur portée, le récit des triomphes du Sauveur et la vie de ses saints (De fid. orth., l. 4, c. 12). » Et pour affermir ce qu'il avance, le même écrivain cite l'exemple du Seigneur lui-même: Abgare, roi d'Edesse, lui ayant envoyé un peintre pour qu'il lui rapportât son portrait, celui-ci ne put remplir le but de son voyage à cause de la splendeur éclatante qui brillait sur la face de Jésus. Mais le Seigneur, prenant un voile et le plaçant sur son visage, y imprima son image d'une manière admirable et le fit remettre au roi afin de répondre à ses désirs. Nous devons donc rendre aux reliques et aux images l'honneur qui leur est dû; mais le culte de Latrie ne convient qu'à Dieu seul. Or, quand la piété, qui adresse ses hommages à Dieu, porte notre âme à honorer le Seigneur comme le principe de notre vie et le terme de notre béatitude, tant par des sentiments intérieurs que par des actes extérieurs, cette âme devient brillante comme la lumière du jour à son midi, et son éclat n'est affaibli par aucun nuage.

Enfin le don de piété consomme ce jour spirituel et met un terme à ses travaux quand il incline notre cœur à compatir miséricordieusement au prochain. Ce jour, dit saint Grégoire (Mor., l. 1, c. 16 Mor., l. 1, c. 16), est différent de celui qui a pour principe la crainte et dont nous avons parlé, et sa consommation s'accomplit par la miséricorde. Comme le don de piété a commencé à répandre ses lumières dans l'homme en le portant à une compassion véritable pour lui-même, et qu'ensuite il a dirigé sur son cœur les feux ardents du midi en l'éclairant et en l'embrasant d'ardeur pour tout ce qui tient au culte divin, de même il termine ce jour spirituel en faisant briller sur le soir la douce lumière qui l'incline avec tendresse et miséricorde vers le prochain. Car saint Jean a dit: *Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et rien ne lui est un sujet de chute et de scandale* (I Joan). Cependant cette lumière est appelée lumière du soir par comparaison avec celle du midi. Aussi l'abbé de Lincoln nomme-t-il également lumière du soir la connaissance de Dieu que nous puisons dans les créatures. Le flambeau de la piété qui nous dirige vers le culte divin semble donc plus pur et meilleur

que celui qui nous conduit à nous occuper de nos frères. C'est pourquoi saint Bernard nous dit: « Tendre à autre chose qu'au Seigneur, même en vue du Seigneur, ce n'est plus le repos de Marie, mais le travail de Marthe dont la sollicitude se trouble pour beaucoup de choses, alors qu'une seule est nécessaire. Aussi l'âme se couvre-t-elle au milieu de ces actes terrestres, au moins légèrement, de la poussière du monde. » Le don de piété a donc un jour qui lui est propre, avec son lever, son midi et son coucher; et, comme il est dit dans la Genèse, le second jour est donc composé du soir et du matin (Gen., 1).

CHAPITRE III

Comment le don de piété prépare un banquet à notre âme

Nous allons examiner maintenant comment, dans le royaume de Dieu et de l'âme, le don de piété prépare à cette âme et à toutes ses puissances un banquet spirituel. La piété, dit saint Grégoire, a son festin au jour qui lui est propre, et elle l'offre à notre âme, car elle remplit les entrailles de notre cœur des oeuvres de la miséricorde. Les bonnes oeuvres sont la nourriture de l'âme, et manger n'est rien autre chose pour elle que de se rassasier d'ouvres semblables. Le don de piété commence donc, avec une prudence souveraine, par éloigner de son festin l'impiété et tout ce qui s'y rattache, car elle souille tous les mets dont il lui est donné d'approcher et les rend insipides. La justice elle-même, dit saint Augustin, la justice qui est une vertu spéciale et un mets délicieux de l'âme pieuse, n'est plus que cruauté sans la piété. Mais la cruauté est étrangère à toute douceur, elle n'offre que l'amertume de l'impiété. Ainsi les aliments destinés à nourrir notre âme, loin d'être préparés comme il convient par le feu de la charité, conservent sous le souffle de l'impiété toute leur crudité et ce qu'ils ont de repoussant. C'est pourquoi Sénèque nous dit: Considérez la cruauté avec sa mère la colère et toute sa suite. C'est là l'ennemie suprême de la nature humaine. La piété, au contraire, en est l'amie; elle est l'assaisonnement plein de douceur des actions de l'homme. Aussi a-t-elle été signifiée par l'huile. Le don de piété chasse donc d'abord entièrement de son festin toute impiété.

En second lieu, ce don ne se borne pas à inviter à ce festin toutes les puissances de l'âme comme étant les habitants de son royaume; il y appelle encore ceux du dehors, ceux qui sont en proie à la peine. *Venez à moi, leur dit-il, vous tous qui êtes fatigués et chargés péniblement, et je vous soulagerai* (Mat. 11). Semblable à une tendre mère, la piété incline doucement toutes ses puissances et ses vertus vers les actes et les offices qui leur sont propres; elle établit entre eux un accord parfait; elle invite ardemment à l'union des cœurs et à une amitié mutuelle, et elle porte par-dessus tout au culte de Dieu, comme au premier de nos devoirs. « La piété, nous dit Hugues (*De claustr. anim.*, l. 3, c. 5), invite celui qui est plongé dans le désespoir; la charité l'entraîne malgré lui, la miséricorde pacifie sa colère, la douce joie lui rend le calme, l'affabilité lui donne la confiance, la confiance ouvre ses secrets, cette ouverture engendre l'amitié, la concorde la conserve, et l'humilité le conduit aux pieds de son Dieu. » C'est ainsi que la piété réunit entre eux les divers membres qui prennent part à son festin, qu'elle les incline vers ceux du dehors et qu'elle les approche de Dieu en les portant à l'honorer par des hommages pleins d'humilité et une obéissance courageuse; car l'humilité seule rend à Dieu un culte parfait. Mais cette famille renferme encore d'autres membres: les uns servent au chœur, en chantant humblement les cantiques sacrés; d'autres au réfectoire, en se consacrant avec amour aux besoins de la communauté; d'autres au dortoir, en appelant les douceurs du sommeil par le repos de la contemplation; d'autres à la cuisine, en consommant au feu de la charité leurs bonnes œuvres comme autant d'aliments délicieux; d'autres à l'infirmerie, en soulageant avec tendresse les malades; d'autres dans l'assemblée des frères, en reprenant avec miséricorde et compassion. Ainsi la piété nourrit par sa douceur et remplit de consolation tous ceux qu'elle emploie à son service; et l'on peut dire la même chose de la famille entière de l'âme, autrement la piété ne serait pas utile à tout.

En troisième lieu, le don de piété répare de diverses manières les forces de tous les membres de ce festin qu'il a préparé dans le royaume de Dieu et de l'âme, dans ce royaume placé au-dedans de nous, selon la parole du Seigneur, en leur offrant les mets spirituels les plus variés. Mais il nous faut remarquer d'abord que la piété s'entend princi-

palement du culte dû à Dieu. La raison en est que, l'homme pouvant devenir redevable à un autre de diverses manières, ou à cause de son excellence, ou à cause des bienfaits qu'il en a reçus, et l'étant à Dieu de ces deux manières, Dieu doit tenir la première place et le rang suprême dans ses hommages, car il est le plus excellent des êtres et en même temps le principe de notre vie et de nos actions. C'est lui qui nous conserve, nous gouverne et nous rend heureux. La piété est donc une tendre reconnaissance de notre Auteur suprême, un vif amour pour lui, un culte fidèle à sa toute-puissance, par la foi, l'espérance et la charité, car on honore Dieu, dit saint Augustin, lorsqu'on se porte à lui par ces trois vertus (*Enchirid.*, c. 5). Le don de piété nous y incline et nous rend aptes à le faire. Il offre en cela et présente à notre âme les mets les plus variés et les plus doux, car nous trouvons d'abord dans la foi autant d'aliments délicieux et de pâturages verdoyants qu'elle renferme de vertus suaves et de vérités admirables. C'est ce qui fait dire à saint Bernard (*In Cant.* 32): « Les vrais adorateurs sont jugés dignes par la grandeur de leur foi d'entrer dans toute la plénitude des merveilles infinies de Dieu, et il n'est aucun lieu caché dans les trésors de la sagesse céleste, dont le Seigneur, le Dieu de toute science, juge devoir refuser l'entrée à ceux qui désirent si vivement la vérité et ignorent la vanité. Car une grande foi mérite une grande récompense. L'Époux glorieux vient donc au-devant de ces esprits sublimes; il leur envoie sa lumière et sa vérité; il les amène et les conduit sur sa montagne sainte et dans ses tabernacles. C'est là qu'ils verront dans l'éclat de sa gloire le Roi qui marchera devant eux pour les introduire aux lieux les plus enivrants du désert, au milieu des fleurs des roses, des lis de la vallée, des beautés de ses jardins, des ruisseaux de ses fontaines, des délices de ses celliers, des parfums de ses aromates et enfin dans le secret de sa demeure où tous les trésors de la sagesse et de la science sont cachés dans le sein de l'Époux. Tels sont les pâturages de vie destinés à sustenter les âmes fidèles. Bienheureux l'homme dont le désir s'est rassasié au milieu de tels biens. »

Or, ces pâturages, la très-douce foi les montre à notre âme; car qu'y a-t-il d'impossible à la foi? Elle atteint les lieux inaccessibles, elle découvre les choses inconnues, elle embrasse l'immensité, elle saisit ce qui

est le plus loin de nous. Non, il n'y a point de richesses plus grandes, de trésors, d'honneurs, de biens plus précieux que la foi catholique, qui donne le salut aux pécheurs, la lumière aux aveugles, la vie aux morts.

En second lieu, la piété dans le culte divin introduit à ce céleste banquet en se servant de l'espérance, non comme passion, mais comme vertu théologale; et, par elle, elle offre les mets les plus variés et les plus suaves. En effet, l'objet propre de l'espérance, c'est la béatitude éternelle, cette béatitude qui est un état parfait par la réunion de tous les biens. Mais désirer l'éternelle béatitude, c'est s'approcher de Dieu, puisqu'elle n'est autre que lui-même. Et celui qui espère est réellement plus proche de lui que l'homme dont le cœur est étranger à de tels sentiments. Aussi arrive-t-il plus vite au Seigneur qu'il ne le ferait par la foi, celui qui, s'appuyant sur le secours d'en haut pour obtenir l'objet de ses vœux, s'écrie: *Il m'est avantageux de m'attacher à Dieu et de placer mon espérance dans le Seigneur mon Dieu* (Ps. 72). Selon saint Augustin, il y a une jouissance d'espérance et en dehors de la réalité; ce qui nous montre que cette vertu atteint Dieu plus immédiatement que la foi et s'en approche de plus près. Or, plus l'âme s'approche ainsi du Seigneur, plus elle goûte les émanations suaves de ses aromates. Car, nous dit saint Bernard (Serm. 2, in Cant), Dieu est assurément plein de tendresse pour tous les hommes; mais il l'est surtout pour ceux qui sont attachés à son service; et plus on s'approche intimement de lui par les mérites d'une vie sainte et la pureté du cœur, plus aussi, je le crois, on participe aux douceurs enivrantes de ses nouveaux parfums et de son onction ineffable. Mais l'intelligence est impuissante à comprendre ces merveilles si elle n'en a fait l'expérience. » Et après avoir montré que les parfums divers d'une pieuse espérance en sont les différentes vertus, le même saint ajoute: « Vous voyez que plusieurs ont été attirés à la pénitence par l'espoir du pardon, ou plutôt, Seigneur Jésus, la mansuétude qui brille en vous nous fait courir après l'odeur de ces mêmes parfums, lorsque nous voyons que vous n'avez point de mépris pour le pauvre, d'aversion pour le pécheur, de dédain pour l'aveu du larron, les larmes de la pécheresse, la supplication de la Chananéenne, la honte de la femme adultère, les cris du publicain, pour le disciple qui vous méconnaît, pour le persécuteur de vos

enfants, pour vos propres bourreaux. C'est à l'odeur enivrante de tels parfums qu'il nous faut courir jusqu'à ce que nous soyons régénérés par une espérance vraiment vivifiante. » Une pareille espérance est pleine d'immortalité, car elle élève l'âme vers les biens éternels et la rend insensible aux maux qui lui viennent du dehors.

En troisième lieu, la piété qui s'exerce par la charité fait goûter aux membres de ce banquet spirituel les mets délicieux choisis par la foi et préparés par l'espérance. La raison en est que la charité atteint Dieu d'une manière plus parfaite que ces deux autres vertus. L'esprit, sans doute, s'en approche d'une certaine manière par l'espérance marchant au flambeau de la foi, ou autrement en le voyant en énigme; mais il n'y a de possession parfaite que lorsque Dieu, présent de la sorte à notre âme, est pour elle à la fois l'objet de son espérance et de son amour. L'espérance suppose la foi, car, *pour s'approcher de Dieu, il faut croire premièrement qu'il existe* (Hebr., 11); et ainsi elle arrive plus près de lui que la foi. Cependant elle ne jouit point parfaitement de sa présence parfaite tant qu'il n'est point possédé par l'amour et les embrassements; ce qui est dû aux puissances de notre volonté, à qui convient proprement une pareille possession. Car le désir qui nous fait soupirer après la connaissance d'un objet, dit saint Augustin, se change en l'amour de ce même objet lorsque notre âme le possède et l'embrasse comme quelque chose qui lui est propre, et qu'elle se l'unit intimement. Plusieurs connaissent Dieu et ne le possèdent pas pour cela (De Trinit., l. 9, c. 12). » La connaissance diffère donc de la possession. C'est en effet une chose bien différente de connaître un mets ou de s'en nourrir. La jouissance ne consiste pas dans la connaissance, mais dans l'amour. « L'amour, dit Hugues, est pénétrant; il laisse tout ce qui s'offre à lui et s'avance jusqu'à ce qu'il soit arrivé à son Bien-Aimé, jusqu'à ce qu'il soit en lui; il n'a point de repos qu'il ne le possède et ne puisse s'écrier (Cant., 5): *Je l'ai en mon pouvoir et je ne le laisserai point aller* que je ne l'aie introduit jusque dans le secret de mon âme, où j'ai faim et soif de lui. » — « Qui donc, ajoute saint Bernard, ne vous retiendra pas, ô Seigneur, vous qui affermissiez par l'espérance celui qui ne se sépare point de vous, vous qui l'ornez de l'éclat de la perfection, le dirigez par la persévérance et lui faites atteindre le but par la

vue des récompenses. Pour moi, je ne vous laisserai point que vous ne m'ayez béni, ou plutôt je ne me séparerai jamais de vous, car vous ne bénissez que ceux qui vous demeurent unis. » Ainsi, l'on ne possède Dieu qu'en lui rendant un culte de charité, car *Dieu est charité, et celui qui demeure en la charité demeure en Dieu et Dieu en lui*; et celui en qui le Seigneur a établi son séjour se désaltère aux douces eaux de la charité. En effet, l'amour ou la charité est la douceur d'une suavité toute intérieure, et plus l'on aime ardemment, plus cette douceur se fait sentir. C'est donc dans la charité que l'on puise la nourriture la plus délicieuse. Ce sentiment d'amour purifie d'abord de toute souillure les membres de ce festin spirituel; il les orne de vertus, les abreuve de douceur, les enivre de charité, les illumine de clarté et les fait tressaillir d'allégresse. L'amour, nous dit Raban, est, dans la méditation, un feu qui puri-

fie l'âme des taches de tous les vices; dans l'oraison, une lumière qui brille des rayons les plus éclatants; dans l'action de grâces, un miel qui remplit du doux amour des bienfaits célestes; dans la contemplation, un vin qui enivre d'une tendresse toute de délices, et dans la béatitude, un soleil dont la splendeur répand la lumière et la paix; c'est la vie qui comble l'âme d'une joie ineffable et la plonge dans une jubilation sans fin. Ce culte inspiré par la charité établit et affermit la foi et l'espérance; il consomme et conduit à sa perfection le festin spirituel. Aussi Cassiodore a-t-il dit: La charité est la mort du péché, la force des combattants, la palme des vainqueurs, l'union des cœurs, le lien qui conserve l'assemblée des élus. La foi en est le principe, l'espérance y conduit, la pratique fervente des bonnes oeuvres l'entretient. Que le Dieu béni dans tous les siècles daigne nous faire arriver à un semblable festin.

CONFÉRENCES SUR LA VIE CHRÉTIENNE

DOM PROSPER GUÉRANGER

NEUVIÈME CONFÉRENCE

SOMMAIRE

L'Espérance. — Sa notion. — Combien elle est indispensable. — Ses relations avec la Foi. — La défiance et la présomption lui sont opposées. — Certitude du salut quand l'homme fait ce qui est en soi pour coopérer constamment à la grâce. — Le dogme de la prédestination n'est point contraire à la pratique de l'espérance.

LES fêtes de Noël nous ont fait suspendre nos entretiens sur la vie spirituelle ; nous avons besoin de les reprendre et de suivre la doctrine de l'Église et des auteurs les plus autorisés sur cet important *sujet*. Je dis la doctrine de l'Église ; car à l'occasion des erreurs de Molinos et de Fénelon, l'Église a dû éclaircir *plusieurs* points ; et déjà au Concile de Vienne quelques décisions avaient été rendues sur les mêmes matières. Nous n'avons plus seulement pour nous guider les avis des

docteurs et des directeurs des âmes, mais un enseignement subsistant dans l'Église et appartenant à la théologie. Nous chercherons avant tout à nous y conformer.

DANS les dernières conférences nous avons parlé de la grâce actuelle ou plutôt des grâces actuelles. Nous avons ensuite posé la notion de la foi et la nécessité de l'Esprit de foi. Il faut que la foi passe dans la conduite, afin que l'âme qui veut aller à Dieu soit éclairée sur la grandeur de la grâce sanctifiante et connaisse l'importance des grâces actuelles. Nous avons développé diverses considérations pratiques sur le désir que le chrétien doit avoir d'être fidèle aux grâces actuelles, sur la crainte qu'il doit éprouver d'y résister. Nous aurons à rendre compte de chacune d'elles ; car le mépris de la moindre d'entre elles peut arrêter l'œuvre de Dieu en nous. La conséquence nécessaire de ces vérités est le devoir d'éviter le péché véniel. C'est par là que le chrétien, qui est dans les conditions ordinaires de la vie spirituelle, méritera que

Dieu le conduise plus loin.

MAINTENANT allons en avant. Il faut du courage pour maintenir, malgré les obstacles intérieurs et extérieurs qui nous entravent, cette résolution de conserver à tout prix la grâce sanctifiante, de mettre à profit toutes les grâces actuelles. Nous arrivons ici à un point important qui nous montre combien la doctrine chrétienne est complète. Si la foi doit dominer sur nos intelligences, et dicter des lois à nos volontés, elle ne peut rester seule, car nous perdriions courage. La foi nous montre Dieu tellement grand, tellement saint, tellement loin de nous, que nous serions exposés à nous arrêter en route, à nous décourager, si nous n'avions pas le secours d'une seconde vertu. Comme la foi elle est de celles que l'on appelle théologiques et on la nomme l'Espérance. Elle est nécessaire dans la vie chrétienne, afin qu'après les premiers pas, on ne se retourne pas en arrière effrayé par la vue de Dieu, de ses droits, de la difficulté que nous éprouverons nécessairement à nous acquitter de tous nos devoirs envers lui. Cette vertu d'Espérance vient nous reconforter et nous oblige à mettre notre confiance en Dieu. Si nous voulons la formuler, nous devons dire que nous comptons fermement sur le secours de la grâce, qui, nous en avons la certitude, nous assistera jusqu'à la fin, à moins que nous ne la repoussions nous-mêmes. Cette confiance dans la grâce qui ne nous manquera pas est déjà beaucoup ; et c'est à ce propos que Saint Augustin disait cette belle parole : *» Non deserit nisi prius deseratur.* *»* Dieu n'abandonne personne à moins d'avoir été premièrement abandonné lui-même.

MAIS l'Espérance a une seconde partie qui est également de son essence. C'est la confiance que nous aurons une récompense éternelle dans l'autre vie si nous sommes fidèles aux grâces qui ne nous manqueront pas dans celle-ci.

Nous ne pouvons pas licitement suspendre un seul moment cette double espérance, tant cette vertu est pour nous d'une importance capitale. Ce n'est pas seulement un sentiment plus ou moins facultatif, mais un devoir. De même que nous devons abaisser notre intelligence ô notre volonté devant la foi ;

de même nous devons espérer d'une espérance ferme que la grâce ne nous manquera pas, et que si nous y sommes fidèles, nous irons au ciel, nous verrons Dieu et le posséderons éternellement. C'est là quelque chose de fondamental pour le chrétien.

Nous avons besoin de l'Espérance. Si nous disions en effet : mais la grâce ne m'est pas due ; il n'y a aucune proportion entre elle et ma nature ; si Dieu la suspendait, que deviendrais-je ? Avec de pareils raisonnements, le courage serait complètement impossible. Si nous disions encore : oui, je serai fidèle à toutes les grâces de Dieu, mais la vision béatifique est hors de proportion avec cette fidélité et avec ma nature. Comment ne nous laisserions-nous pas aller à l'inquiétude et au désespoir ? Et alors nous ne pourrions avancer.

IL nous faut donc cultiver et nourrir l'Espérance, fermement convaincus que rien ne nous manquera. Là défiance est toujours un obstacle et un péché, quand ce sentiment est tourné du côté de Dieu. Du côté de nous-mêmes, rien n'est mieux fondé ; mais ne pas avoir confiance en Dieu, dans l'efficacité de son secours, la fidélité de sa parole, est un outrage qui lui est extrêmement sensible ; il faut donc prendre garde à ce danger. Il y a des personnes qui croient le salut si difficile qu'elles tremblent sans cesse ; et à cause de ces terreurs, elles n'arrivent pas. Elles s'exagèrent les choses et pêchent contre la vertu d'Espérance. Comme si Dieu pouvait leur manquer ! Ces âmes sont portées à ce découragement par les grandes difficultés, les tentations qu'elles rencontrent dans la pratique de certaines vertus, et de là elles concluent à leur impuissance. C'est un piège pour beaucoup d'âmes. Pour l'éviter il faut comprendre que Dieu veut que l'Espérance surnage toujours. Cette confiance absolue n'est pas une ambition exagérée de notre part, mais un hommage rendu à la bonté de Dieu. Le découragement dans l'œuvre du salut attaque Dieu et est extrêmement odieux à sa majesté. Il faut pour l'honorer ranimer sans cesse notre espérance, et en produire des aies ; comme lorsque la foi vient à s'obscurcir nous avons des aies de foi à faire.

CES vérités sont tellement peu comprises aujourd'hui, l'instruction chrétienne est si

mal dispensée qu'on parle de l'Espérance d'une manière très vague. On dit que c'est la confiance en Dieu, et on la confond volontiers avec cette vertu qui nous fait nous reposer sur le secours de Dieu dans les tribulations. Ce n'est pas cela. La théologie appelle Espérance la confiance dans l'arrivée de la grâce de Dieu tant que nous ne lui fermons pas la porte et la certitude d'être sauvés si nous sommes fidèles ; l'Apôtre va jusque là, » *Spe enim facti sumus* ». A notre époque nous avons un tas de livres ou la doctrine est mal enseignée, on confond souvent une chose avec l'autre. L'Espérance est notre point d'appui et une nécessité. Il faut que nous allions à Dieu. En regardant du côté de l'homme nous n'arrivons à rien, mais avec Dieu nous pouvons cheminer. Il y a d'ailleurs une relation entre la Foi et l'Espérance. L'Espérance est comme la mise en œuvre des Vérités que nous suggère la Foi sur la bonté de Dieu, sur notre fin, sur les mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ qui nous ont valu tant de secours et de si heureux résultats pour nous sur le cœur de Dieu. Aussi l'Espérance est tributaire de la Foi et les deux vertus doivent se réunir. Elles ne subsistent que dans le temps ; la Foi ne tiendra pas devant la vision, et l'Espérance sera inutile quand nous aurons obtenu son objet ; mais en attendant, ces deux vertus sont les compagnes nécessaires de notre pèlerinage ici-bas.

MAINTENANT il y a un abus de l'Espérance beaucoup plus commun et non moins dangereux que la défiance : c'est la présomption. On en arrive à croire que Dieu nous sauvera et nous fera arriver au terme de la vision, à notre fin, quand même nous ne serions pas fidèles aux grâces actuelles et que nous ne tiendrions pas le trésor de la grâce sanctifiante de manière à tout sacrifier pour la conserver. Rien n'est plus commun que la présomption. L'Espérance est très souvent lâchement pratiquée. On semble dire que l'on aura la fin sans prendre la peine de s'assurer les moyens ; que Dieu se charge de notre sanctification et la réalisera malgré nous. Personne ne formule ainsi de pareilles prétentions ; il faudrait un immense orgueil pour s'oublier à ce point ; mais dans la pra-

tique cette disposition d'esprit est extrêmement commune. On trouve même des gens qui s'expriment ainsi : » Dieu ne peut pas m'abandonner, il a trop fait pour moi. » Avec de pareilles idées la vie s'est abaissée, on ne fait plus d'efforts, on ne tient pas compte de la parole de Dieu : » Le royaume des cieux souffre violence. et On agit comme si l'on posait en principe que la nature est bonne et n'est pas déçue. On fait ce que l'on désire et on pense ce que l'on veut. Une foule de grâces sont perdues, des habitudes se prennent et des péchés sont commis lorsque la conscience n'est pas délicate. Et d'où vient tout cela ? De ce que la vertu d'Espérance a été oblitérée par la présomption. Lorsque l'Espérance règne dans une âme, on sent sa dépendance à l'égard de Dieu. Ce sentiment nous console en même temps qu'il nous pénètre fortement de la pensée du domaine de Dieu sur nous. Si une âme se laisse aller à la présomption, elle n'a pas l'humilité, elle n'a pas l'estime de ses relations avec Dieu. L'égoïsme l'envahit sans peine et porte facilement atteinte à la troisième vertu, la charité ; et alors tout est en danger. Beaucoup d'âmes se perdent par la présomption.

IL faut prendre garde aussi à un obstacle à l'Espérance, qui vient de théories dogmatiques mal comprises et mal appliquées. Une âme se tourmente du mystère de la Prédestination, et faute d'en avoir une idée adéquate, arrive à être comme dans l'impuissance de pratiquer l'Espérance. Dans la conduite des âmes il faut prendre garde de ne pas les laisser s'engager sur ce terrain, et les éclairer au plus vite. La foi enseigne sans doute qu'il n'y aura de sauvées que les âmes prédestinées et que personne ici – bas n'a la liste des prédestinés. Mais il faut faire bien attention aussi que la foi nous enseigne d'un autre côté que la grâce ne manque jamais à l'homme. Dieu envoie sa grâce à tous les hommes et si elle est reçue avec fidélité, la première en attire une seconde, celle – ci une troisième et la chaîne n'est rompue que par la faute de l'homme. Il faut encore remarquer le lien essentiel qui existe entre la dernière grâce, si on y est fidèle, et le bonheur de l'éternité. Quoiqu'il en soit du mystère de la Prédestination pour nous, voilà

un enchaînement auquel on n'échappe pas, c'est-à-dire que la grâce ne s'arrête que par notre faute, et que si elle ne s'arrête pas Dieu sera nécessairement atteint au terme de la carrière. Mais si nous brisons la chaîne mystérieuse des grâces, nous pouvons nous dire alors que nous ne sommes pas sur la liste des prédestinés. Si on se laisse aller à cette crainte par pur caprice d'imagination, cette préoccupation n'est pas fondée ; mais si on brise, alors c'est la faute de l'âme qui prendrait le change.

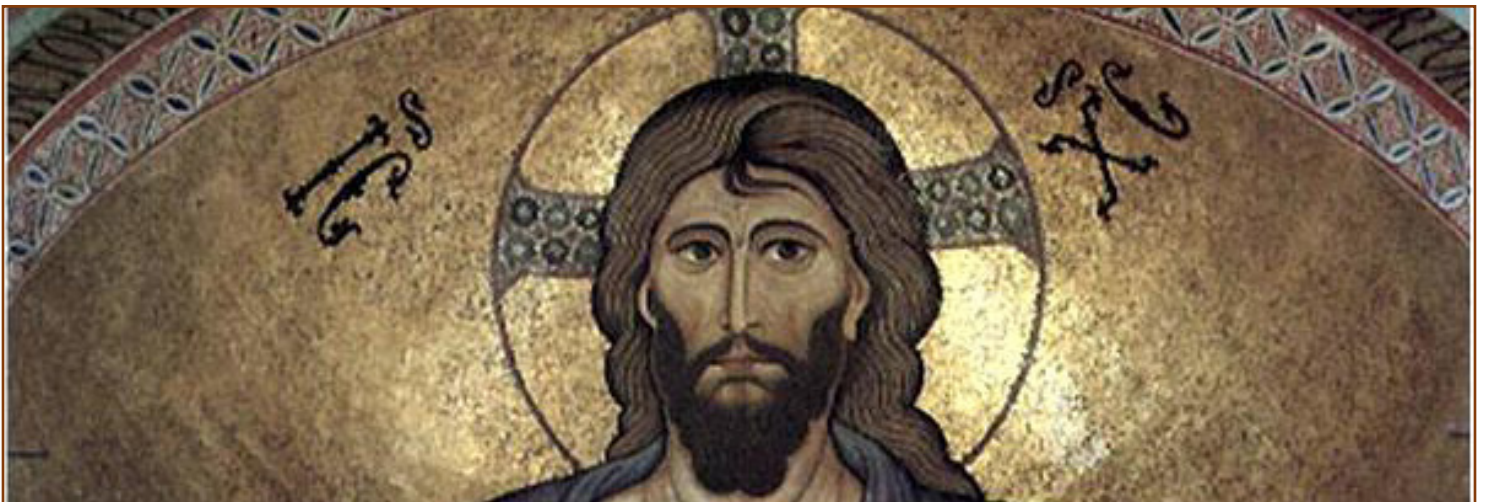
IL arrive souvent que Dieu par bonté tend la main à une âme qui a rompu la chaîne. Il ne veut pas la laisser là. Il y a des saints au ciel qui ont eu besoin ainsi d'avoir la chaîne des grâces renouée. Cependant tant que dure une telle suspension, on a raison de s'inquiéter. Dieu n'est pas obligé de revenir. Et sans parler du péché mortel, après le simple péché véniel, Dieu est dans son droit de retirer ses grâces proportionnellement à la faute commise. Et tout pourrait sauter en l'air, parce que l'âme n'est pas habituée à faire de grands efforts. Ainsi en considérant le dogme de la Prédestination, nous voyons qu'il n'a rien de contraire à l'Espérance ; car Dieu ne peut être contraire à lui-même.

IL faut savoir que Dieu a porté sur nous un double décret de prédestination. Il y a une première prédestination à la *grâce* ; celle-là est purement gratuite et ne dépend que de Dieu. Lorsque nous sommes arrivés à la grâce, nous ne sommes pas encore sûrs de la gloire pour cela. Il faut alors une seconde prédestination et celle-là est compatible avec le mérite de notre part. Dieu tient

compte, avant de porter son décret, de nos désirs, de nos volontés, de nos œuvres, Les Saintes Écritures nous le disent d'une manière formelle en maints endroits, et si certaines écoles théologiques ont enseigné que cette seconde prédestination est aussi gratuite que la première, elles ont été contre les Saintes Écritures et le sens catholique ; nous ne sommes pas obligés de les suivre. Nous admettons donc les deux choses : que ceux qui sont prédestinés à la *grâce* le sont gratuitement ; et que ceux qui sont prédestinés à la *gloire* le sont par la bonté de Dieu et à cause de leurs mérites prévus, *post prœvisa merita*. Saint François de Sales insiste beaucoup là dessus ; et comme il connaissait les doctrines contraires de certaines écoles, nous ne risquons rien en abondant dans son sens d'autant que plusieurs décisions récentes de l'Église le favorisent sans condamner le *Thomisme*.

St la prédestination à la gloire est décrétée en vue des mérites prévus, combien n'est-il pas plus important pour l'homme de poursuivre ces mérites. S'il ne seconde pas la grâce par sa coopération, il n'a plus de raison de compter que son nom se trouve sur la liste des élus. La première chose à faire pour l'homme c'est d'accumuler les mérites, afin d'assurer sa vocation personnelle à la gloire. C'est ainsi que parle Saint Pierre : » *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis*. » Il ne peut pas se faire que celui qui a pratiqué les bonnes œuvres d'une manière constante

ne trouve pas, au bout de la carrière, Dieu, prêt à le recevoir et à l'introduire dans la gloire.



... suite de la p. 1 : **Traité des mystères**

C'est ce mystère qu'a célébré le Christ dans l'évangile, comme nous le lisons, quand il guérit le sourd et muet. Mais il lui toucha la bouche parce qu'il guérissait un muet et un homme: d'une part, il voulait lui ouvrir la bouche au son de la parole qu'il y mettait, et, d'autre part, cet attouchement convenait pour un homme, il ne convenait pas pour une femme.

Après cela on t'a ouvert le Saint des saints, tu es entré dans le sanctuaire de la régénération. Rappelle-toi ce qu'on t'a demandé, souviens-toi de ce que tu as répondu: tu as renoncé au diable et à ses œuvres, au monde, à son faste et à ses plaisirs. Ta parole est gardée non dans un tombeau de morts, mais dans le livre des vivants.

Tu as vu là le lévite, tu as vu le prêtre, tu as vu le grand-prêtre. Ne considère pas leur aspect extérieur, mais la grâce de leur ministère. C'est en présence d'anges que tu as parlé, comme il est écrit: « Les lèvres du prêtre sont gardiennes de la science et c'est de sa bouche qu'on réclame la Loi, car il est l'ange du Seigneur tout-puissant. » Il n'y a pas d'erreur, il n'y a pas à le nier, c'est l'ange qui annonce le règne du Christ et la vie éternelle. Tu ne dois pas l'estimer d'après son apparence, mais d'après sa fonction. Considère ce qu'il t'a transmis, apprécie sa fonction, reconnais sa dignité.

Entrez donc pour rencontrer ton ennemi à qui tu as pensé qu'il fallait résister en face, tu te tournes vers l'Orient, car qui renonce au diable se tourne vers le Christ, il le regarde bien en face.

Qu'as-tu vu? De l'eau, oui, mais pas seulement cela: les lévites qui faisaient là leur service, le grand-prêtre qui interrogeait et qui consacrait. Tout d'abord l'apôtre t'a appris qu'il ne faut pas regarder ce qu'on voit, mais ce qu'on ne voit pas, car ce qu'on voit est temporel, tandis que ce qu'on ne voit pas est éternel. Tu trouves encore ailleurs: « Les choses invisibles de Dieu, depuis la création du monde, sont comprises au moyen de ce qui a été fait. Sa puissance éternelle aussi et sa divinité sont estimées d'après ses œuvres. » Aussi le Seigneur lui-même dit-il:

« Si vous ne me croyez pas, croyez du moins mes œuvres. » Crois donc qu'il y a là la présence de la divinité. Tu crois à son action, tu ne crois pas à sa présence? D'où viendrait alors l'action, si la présence ne la précédait?

Considère cependant comme il est vieux ce mystère figuré d'avance à l'origine même du monde. Au commencement, quand Dieu fit le ciel et la terre, l'Esprit, dit-on, planait sur les eaux. Lui qui planait sur les eaux, n'agissait-il pas sur les eaux? Que dirai-je? Il agissait. Quant à la présence, il planait. N'agissait-il pas celui qui planait? Sache qu'il agissait lors de cette création du monde, puisque le prophète te dit: « Par la parole du Seigneur les cieux ont été établis et toute leur puissance par le souffle de sa bouche. » Les deux choses s'appuient sur un témoignage prophétique: il planait et il agissait. Qu'il planait, Moïse le dit, qu'il agissait, David en est témoin.

Voici un autre témoignage. Toute chair avait été corrompue à cause de ses iniquités. « Mon Esprit, dit Dieu, ne restera pas dans les hommes, parce qu'ils sont chair. » Dieu montre par-là que l'impureté de la chair et la souillure d'une faute assez grave détournent la grâce spirituelle. Aussi Dieu, voulant remplacer ce qui manquait, fit le déluge et ordonna au juste Noé de monter, dans l'arche. Celui-ci, quand le déluge se retirait, lâcha tout d'abord un corbeau qui ne revint pas. Puis il lâcha une colombe qui, lit-on, revint avec un rameau d'olivier. Tu vois l'eau, tu vois le bois, tu aperçois la colombe, et tu doutes du mystère?

C'est donc l'eau où la chair est plongée pour effacer tout péché de la chair. Tout forfait y est enseveli. C'est le bois auquel fut attaché le Seigneur Jésus quand il souffrit pour nous. C'est la colombe sous l'aspect de laquelle descendit l'Esprit-Saint, comme tu l'as appris dans le Nouveau Testament, c'est lui qui t'inspire la paix de l'âme, la tranquillité de l'esprit. Le corbeau est l'image du péché qui s'en va et ne revient pas, pourvu qu'en toi aussi persévèrent l'observance et l'exemple du juste.

Il y a encore un troisième témoignage, suivant l'enseignement de l'apôtre: « Nos pères furent tous sous la nuée, tous ont traversé la mer et tous ont été baptisés en

Moïse dans la nuée et dans la mer. » Puis Moïse lui-même dit dans son cantique: « Tu as envoyé ton Esprit et la mer les engloutit. » Tu remarques qu'alors déjà se trouve figuré d'avance le Saint baptême dans ce passage des Hébreux où l'Égyptien périt, tandis que l'Hébreu échappa. Quel autre enseignement recevons-nous par-là chaque jour, sinon que la faute est engloutie et l'erreur abolie, tandis que la piété et l'innocence demeurent intactes?

Tu entends que nos pères furent sous la nuée, et sous une bonne nuée qui refroidit l'incendie des passions charnelles. Une bonne nuée protège ceux que l'Esprit-Saint a visités. Puis il survint sur la Vierge Marie et la puissance du Très-Haut la couvrit de son ombre quand elle enfanta la rédemption pour le genre humain. Et ce miracle a été fait en figure par Moïse.

Si donc l'Esprit-Saint fut présent en figure, ne l'est-il pas en vérité quand l'Écriture te dit: « La Loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. »

Mara était une source très amère. Moïse y mit du bois et elle devint douce. L'eau en effet sans la mention de la croix du Seigneur ne sert à rien pour le salut à venir; mais quand elle a été consacrée par le mystère de la croix salutaire, alors elle est préparée pour servir de bain spirituel et de coupe salutaire. De même donc que Moïse, c'est-à-dire le prophète, mit du bois dans cette source-là, ainsi le prêtre met dans celle-ci la mention de la croix du Seigneur, et l'eau devient douce pour la grâce.

Ne crois donc pas seulement les yeux de ton corps. On voit mieux ce qui est invisible, parce que ceci est temporel, tandis qu'on voit là ce qui est éternel, qui ne tombe pas sous les yeux, mais est vu par l'esprit et l'âme.

Reçois ensuite l'enseignement de la lecture des Rois qui vient d'être faite. Naaman était Syrien, il avait la lèpre et ne pouvait être purifié par personne. Alors une jeune captive dit qu'il y avait un prophète en Israël qui pourrait le purifier du fléau de la lèpre. Ayant pris, dit-on, de l'or et de l'argent, il s'en alla trouver le roi d'Israël. Celui-ci, apprenant la cause de sa venue, déchira ses vêtements,

disant que c'était bien plutôt une épreuve, puisqu'on exigeait de lui ce qui ne dépendait pas de son pouvoir royal. Mais Elisée fit savoir au roi qu'il lui envoyât le Syrien pour qu'il sût qu'il y avait un Dieu en Israël. Et quand il fut arrivé, il lui ordonna de se plonger sept fois dans le Jourdain.

Alors celui-ci se mit à réfléchir: il avait dans son pays des eaux meilleures dans lesquelles il s'était souvent baigné sans être jamais purifié de sa lèpre. Cela le retint et il n'obéissait pas aux ordres du prophète. Cependant, sur le conseil et à l'instigation de ses serviteurs, il accepta et se baigna. Et purifié à l'instant, il comprit que la purification de chacun n'était pas le fait de l'eau, mais de la grâce.

Apprends maintenant qui est cette jeune fille d'entre les captifs: la jeune assemblée d'entre les nations, c'est-à-dire l'Église du Seigneur, humiliée auparavant par la captivité du péché, alors qu'elle ne possédait pas encore la liberté de la grâce. C'est à son conseil que ce vain peuple des nations écouta la parole prophétique dont il avait douté longtemps. Ensuite cependant, dès qu'il crut qu'il fallait obéir, il fut lavé de toute contagion des vices. Il douta, lui, avant d'être guéri. Toi, tu es déjà guéri, aussi ne dois-tu pas douter.

C'est pour cela qu'on t'a déjà dit de ne pas croire seulement ce que tu voyais, de peur que tu ne dises toi aussi: « C'est là le grand mystère que l'œil n'a pas vu ni l'oreille entendu et qui n'est pas monté au cœur de l'homme? Je vois de l'eau que je voyais tous les jours: elles peuvent me purifier, ces eaux dans lesquelles je suis souvent descendu sans être jamais purifié? » Apprends par-là que l'eau ne purifie pas sans l'Esprit.

C'est pour cela aussi que tu as lu que trois témoins au baptême ne font qu'un: l'eau, le sang et l'Esprit. Car si tu en retires un, il n'y a plus de sacrement du baptême. Qu'est, en effet, l'eau sans la croix du Christ? Un élément ordinaire sans aucun effet sacramentel. Et de même, sans eau il n'y a pas de mystère de la régénération. A moins en effet d'être né de nouveau de l'eau et de l'Esprit, on ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Le catéchumène croit, lui aussi, en la croix du Seigneur Jésus dont il est marqué; mais

s'il n'a pas été baptisé au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, il ne peut recevoir la rémission de ses péchés ni puiser le don de la grâce spirituelle.

Donc ce Syrien se plongea sept fois dans la Loi; toi, tu as été baptisé au nom de la Trinité. Tu as confessé le Père, — souviens-toi de ce que tu as fait, — tu as confessé le Fils, tu as confessé l'Esprit-Saint. Retiens la suite des faits à cette profession de foi. Tu es mort au monde et ressuscité pour Dieu et, en quelque sorte, enseveli en même temps dans cet élément du monde, mort au péché, tu es ressuscité pour la vie éternelle. Crois donc que ce n'est pas de l'eau sans force.

C'est pour cela qu'on t'a dit: « L'ange du Seigneur descendait à certain moment dans la piscine, l'eau s'agitait, et le premier qui descendait dans la piscine après l'agitation de l'eau était guéri de n'importe quelle maladie qui le tenait. » C'est à Jérusalem que se trouvait cette piscine dans laquelle un seul était guéri chaque année, mais personne n'était guéri avant que l'ange fût descendu. Pour indiquer que l'ange était descendu, l'eau s'agitait, à cause des incroyants. Pour ceux-ci il y avait un signe, pour toi la foi. Pour ceux-là un ange descendait, pour toi c'est l'Esprit-Saint. Pour eux une créature s'agitait, pour toi le Christ, maître de la création, agit lui-même.

Alors un seul était guéri, maintenant tous sont guéris, ou plutôt un seul qui est le peuple chrétien. Car il y a aussi chez certains une eau trompeuse. Il ne guérit pas, le baptême des incroyants, il ne purifie pas, mais il souille. Le Juif baptise des vases et des coupes, comme si des êtres insensibles pouvaient recevoir la faute ou la grâce. Toi, baptise cette coupe sensible qui est la tienne: que tes bonnes œuvres y brillent, que la splendeur de ta grâce y étincelle. Ainsi donc cette piscine était aussi une figure, pour que tu croies que la puissance divine descend dans cette fontaine-ci.

Puis ce paralytique attendait un homme. Lequel sinon le Seigneur Jésus né de la Vierge? Lors de sa venue, ce n'était plus l'ombre qui guérirait chacun à son tour, mais la vérité qui guérirait tous ensemble. C'était donc lui dont on attendait qu'il descendît, lui de qui Dieu le Père a dit à Jean-Baptiste:

«Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre du ciel et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint.» C'est de lui que Jean a rendu le témoignage en disant: « J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui. » Et ici, pourquoi l'Esprit descendit-il comme une colombe, sinon pour que tu voies, pour que tu reconnaisse que cette colombe, que le juste Noé fit sortir de l'arche, avait été l'image de celle-ci, afin que tu reconnaisse l'image du sacrement?

Peut-être pourrais-tu dire: « Ce fut une vraie colombe qui fut envoyée, ici c'est comme une colombe qui descendit. Comment disons-nous que là ce fût une image et ici la vérité, alors que, d'après les Grecs, il est écrit que l'Esprit descendit sous l'apparence d'une colombe? » Mais qu'y a-t-il d'aussi vrai que la divinité qui demeure à jamais? La créature, elle, ne peut être vérité, mais apparence qui s'évanouit facilement et change. En même temps, la simplicité de ceux qu'on baptise ne doit pas être en apparence, mais vraie. Aussi le Seigneur dit-il: « Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes. » C'est donc à bon droit qu'il descendit comme une colombe, pour nous avertir que nous devons avoir la simplicité de la colombe. Mais nous lisons aussi qu'il faut prendre apparence dans le sens de vérité, à propos du Christ: « Et en apparence il fut trouvé comme un homme », et à propos du Père: « Vous n'avez même pas vu son apparence. »

Est-il encore possible que tu doives douter, quand le Père le proclame bien clairement dans l'évangile en disant: « C'est mon Fils en qui je me complais », quand le Fils le proclame, lui sur qui l'Esprit-Saint se montra comme une colombe, alors que l'Esprit-Saint lui aussi le proclame, lui qui descendit comme une colombe, quand David le proclame: « La voix du Seigneur sur les eaux, le Seigneur de gloire a tonné, le Seigneur sur les grandes eaux », quand l'Écriture te rend témoignage qu'à la prière de Jérobaal le feu descendit du ciel et que de nouveau, à la prière d'Elie, le feu fut envoyé et consacra le sacrifice.

Ne considère pas les mérites des personnes, mais les fonctions des prêtres. Et si tu tiens compte des mérites, de même que

tu estimes Élie, tiens compte aussi des mérites de Pierre ou de Paul, qui nous ont transmis ce mystère qu'ils ont reçu du Seigneur Jésus. C'est un feu visible qui était envoyé à ceux-là pour qu'ils croient; pour nous qui croyons, c'est un feu invisible qui agit. A ceux-là c'était pour servir de figure, à nous pour servir d'avertissement. Crois donc qu'il est présent, invoqué par la prière des prêtres, le Seigneur Jésus qui a dit: « Là où deux ou trois se trouveront, là je suis moi aussi. » A combien plus forte raison là où est l'Église, là où sont ses mystères, daigne-t-il accorder sa présence.

Tu es donc descendu. Rappelle-toi ce que tu as répondu: que tu crois au Père, que tu crois au Fils, que tu crois au Saint-Esprit. Tu n'as pas là: « Je crois en un plus grand, en un moins grand et en un dernier. » Mais par la même garantie de ta parole, tu es obligé à croire au Fils de la même manière que tu crois au Père, de croire au Saint-Esprit de la même manière que tu crois au Fils, avec cette seule exception que tu professes qu'il faut croire en la croix du seul Seigneur Jésus.

Après cela, n'est-ce pas, tu es monté près du prêtre. Pense à ce qui a suivi. N'est-ce pas ce que dit David: « Comme de l'onguent sur la tête, qui descend sur la barbe, sur la barbe d'Aaron. » C'est l'onguent dont parle aussi Salomon: « Ton nom est un onguent répandu, aussi les jeunes filles t'ont-elles aimé et t'ont-elles entraîné. » Combien d'âmes renouvelées aujourd'hui t'ont-elles aimé, Seigneur Jésus, en disant: « Entraîne-nous après toi, nous courons après l'odeur de tes vêtements », afin de sentir l'odeur de la résurrection?

Comprends pourquoi cela se fait: les yeux du sage sont dans sa tête. Voici pourquoi cela coule dans sa barbe: c'est dans la grâce de la jeunesse. Pourquoi dans la barbe d'Aaron: pour que tu deviennes une race élue, sacerdotale, précieuse. Car nous sommes tous oints de la grâce spirituelle pour former le royaume de Dieu et un collège de prêtres.

Tu es remonté de la fontaine. Souviens-toi de la lecture de l'évangile. En effet Notre Seigneur Jésus, dans l'évangile, lava les pieds à ses disciples. Quand il arriva à Simon-Pierre, Pierre lui dit: « Jamais tu ne me laveras les

pieds. » Il ne comprit pas le mystère et, à cause de cela, refusa le service, parce qu'il croyait que l'humiliation du serviteur serait plus grande s'il tolérait sans résistance l'hommage du maître. Le Seigneur lui répondit: « Si je ne te lave les pieds, tu n'auras pas de part avec moi. » Entendant cela, Pierre: « Seigneur, dit-il, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. » Le Seigneur lui répondit: « Celui qui est lavé n'a besoin que de se laver les pieds, mais il est pur tout entier. »

Pierre était pur, mais il avait à se laver les pieds, car il avait le péché qui vient de la succession du premier homme, quand le serpent le fit trébucher et l'induisit en erreur. C'est pour cela qu'on lui lave les pieds, pour enlever les péchés héréditaires. Nos propres péchés sont remis, en effet, par le baptême.

Apprends en même temps que le mystère se trouve dans le ministère même de l'humilité. Il dit en effet: « Si je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et Maître, combien plus devez-vous, à votre tour vous laver les pieds l'un à l'autre. » En effet, puisque l'auteur du salut nous a rachetés par l'obéissance, combien plus devons-nous, nous ses serviteurs, offrir l'hommage de l'humilité et de l'obéissance.

Tu as ensuite reçu des vêtements blancs, pour montrer que tu as dépouillé l'enveloppe du péché et que tu as revêtu les vêtements purs de l'innocence. C'est de ceux-ci qu'a parlé le prophète: « Asperge-moi avec de l'hysope et je serai purifié, tu me laveras et je serai plus blanc que neige. » On voit en effet et d'après la Loi et d'après l'évangile, que celui qui est baptisé est purifié. Selon la Loi, car Moïse faisait l'aspersion du sang de l'agneau avec un bouquet d'hysope; selon l'évangile, car les vêtements du Christ étaient blancs comme neige quand il montra, dans l'évangile, la gloire de sa résurrection. Il devient donc plus blanc que neige celui à qui la faute est remise. Aussi le Seigneur fait-il dire par Isaïe: « Si tes péchés sont comme la pourpre, je les rendrai blancs comme neige. »

Après avoir pris ces vêtements blancs par le bain de la régénération, l'Église dit dans le Cantique: « Je suis noire et belle, filles de Jérusalem. » Noire par la fragilité de la na-

ture humaine, belle par la grâce, noire parce que composée de pécheurs, belle par le sacrement de la foi. En voyant ces vêtements, les filles de Jérusalem disent tout étonnées: « Qui est celle-ci qui monte toute blanchie? Elle était noire, d'où vient que maintenant elle est soudain blanchie? »

Les anges eux aussi doutèrent quand le Christ ressuscita, les puissances des cieux doutèrent en voyant que la chair montait au ciel. Ils disaient alors: « Qui est ce roi de gloire? » Tandis que les uns disaient: « Élevez les portes de votre prince, élevez-vous, portes éternelles et le roi de gloire entrera », d'autres doutaient et disaient: « Qui est ce roi de gloire? » En Isaïe aussi tu trouves que les puissances du ciel, qui doutaient, ont dit: « Qui est celui-ci qui monte d'Édom? La rougeur de ses vêtements est de Bosor, il est beau dans sa robe blanche. »

Cependant le Christ, voyant vêtue de blanc son Église pour laquelle, comme on le trouve au livre du prophète Zacharie, il avait pris lui-même des vêtements sordides, ou bien l'âme pure et lavée par le bain de la régénération, dit: « Que tu es belle, mon amie, que tu es belle. Tes yeux sont comme ceux d'une colombe » sous l'apparence de laquelle l'Esprit-Saint descendit du ciel. Tes yeux sont beaux comme ceux d'une colombe, comme nous l'avons dit plus haut, parce qu'il descendit comme une colombe.

Et plus loin: « Tes dents sont comme un troupeau de chèvres tondues qui remontent du lavoir. Elles ont toutes des jumeaux et aucune d'elle n'est stérile. Tes lèvres sont comme un filet de pourpre. » Ce n'est pas là une maigre louange. Tout d'abord à cause de la gracieuse comparaison des chèvres tondues. Les chèvres en effet paissent sans crainte sur les montagnes, nous le savons, et elles broutent tranquillement en des lieux escarpés. Puis, quand on les tond, on les débarrasse d'un superflu. C'est à leur troupeau que l'Église est comparée, elle qui possède en elle-même les vertus de beaucoup d'âmes qui ont à déposer, par le bain, les péchés superflus, à offrir au Christ la foi au mystère et la grâce de leur conduite, à parler de la croix du Seigneur Jésus.

C'est en elles que l'Église est belle. Aussi le

Verbe Dieu lui dit-il: « Tu es toute belle, mon amie, et il n'y a en toi aucun défaut, » parce que la faute a été engloutie. « Tu arrives du Liban, mon épouse, tu arrives du Liban; tu passeras, tu parviendras dès le début de ta foi », parce que, renonçant au monde, elle a traversé le siècle, elle est parvenue au Christ. Et de nouveau le Verbe Dieu lui dit: « Que tu es devenue belle et douce, l'amour est parmi tes plaisirs. Ta taille est devenue semblable au palmier, tes seins sont des grappes. »

L'Église lui répond: « Qui fera de toi, mon frère, celui qui suçait les mamelles de ma mère? Si je te trouve dehors je te baiserais et on ne me méprisera pas. Je te prendrai et te conduirai à la maison de ma mère, dans la chambre de celle qui m'a conçue. Tu m'instruiras. » Tu vois comment, charmée par le don des grâces, elle désire pénétrer jusqu'aux mystères cachés et consacrer au Christ tous ses sentiments? Elle cherche encore, elle réveille l'amour et demande qu'on le réveille pour elle aux filles de Jérusalem, c'est-à-dire aux âmes fidèles à l'aide desquelles elle désire que l'époux soit poussé à un amour plus grand d'elle-même.

Aussi le Seigneur Jésus, invité par le désir d'un si grand amour, par la beauté de sa parure et de sa grâce, puisqu'il n'y a plus chez ceux qui ont été lavés aucune souillure de fautes, dit-il à l'Église: « Place moi comme un signe sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras, » c'est-à-dire: « Tu es belle, mon amie, tu es toute belle, rien ne te manque. Place-moi comme un signe sur ton cœur, » pour que ta foi resplendisse dans la plénitude du sacrement. Que tes œuvres brillent aussi et qu'elles fassent voir l'image de Dieu, à l'image de qui tu as été faite. Que ton amour ne soit diminué par aucune persécution, lui que les grandes eaux ne peuvent chasser, que les fleuves ne peuvent engloutir.

Ainsi donc rappelle-toi que tu as reçu le signe spirituel, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de connaissance et de piété, l'Esprit de la sainte crainte, et garde ce que tu as reçu. Dieu le Père t'a marqué de son signe, le Christ Seigneur t'a confirmé et il a mis dans ton cœur le gage de l'Esprit, comme tu l'as appris par la lecture de l'apôtre.

Ainsi lavé et orné d'une riche parure, le peuple s'avance vers les autels du Christ en disant: « J'approcherai de l'autel de Dieu, de Dieu qui réjouit ma jeunesse. » Il a déposé les dépouilles de l'ancienne erreur, sa jeunesse est renouvelée comme celle de l'aigle, il se hâte d'approcher de ce banquet céleste. Il vient donc et, voyant le saint autel tout paré, il s'écrie: « Tu as préparé devant moi une table. » C'est ce peuple que fait parler David quand il dit: « Le Seigneur me rassasie et rien ne me manquera. Il m'a placé dans un pâturage. Il m'a conduit près de l'eau qui me rétablit. » Et plus loin: « Même si je marche dans l'ombre de la mort, je ne craindrai pas le malheur, car tu es avec moi. Ton sceptre et ton bâton eux-mêmes m'ont encouragé. Tu as préparé devant moi une table en face de ceux qui m'affligent. Tu as oint ma tête d'huile, et ta coupe enivrante, qu'elle est excellente ! »

Examinons maintenant ceci, de peur que quelqu'un voyant les choses visibles, — car on ne voit pas ce qui est invisible et les yeux des hommes ne peuvent le saisir, — ne dise peut-être: « Dieu a fait pleuvoir la manne pour les Juifs, il a fait pleuvoir des cailles, tandis que pour son Église bien-aimée, voilà ce qu'il a préparé, ce dont il est dit: Ce que l'œil n'a pas vu, ni l'oreille entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » Afin donc qu'on ne dise pas cela, nous voulons prouver avec grand soin que les sacrements de l'Église sont à la fois plus anciens que ceux de la Synagogue et supérieurs à la manne.

Qu'ils soient plus anciens, la lecture de la Genèse qu'on vient de faire nous l'apprend. La Synagogue, en effet, a pris naissance à la Loi de Moïse. Or Abraham est bien antérieur. Il avait vaincu ses ennemis et retrouvé son neveu et il jouissait de sa victoire. Alors Melchisédech vint au-devant de lui et offrit ce qu'Abraham reçut avec respect. Ce n'est pas Abraham qui offrit, mais Melchisédech, qui est présenté sans père ni mère, sans avoir de commencement ni de fin à ses jours, mais semblable au Fils de Dieu, dont Paul dit aux Hébreux qu'il demeure prêtre à jamais. Il est appelé roi de justice, roi de paix.

Ne reconnais-tu pas qui il est? Un homme

peut-il être roi de justice, alors qu'il est à peine juste? Peut-il être roi de paix, quand il peut à peine être pacifique? Il est sans mère selon sa divinité, parce qu'il a été engendré par Dieu le Père, d'une même substance avec le Père. Sans père selon son incarnation, parce qu'il est né d'une vierge. Il n'a ni commencement ni fin, parce qu'il est lui-même le commencement et la fin de tout, le premier et le dernier. Le sacrement que tu as reçu n'est donc pas don d'un homme, mais de Dieu, apporté par celui qui a béni Abraham, le père de la foi, celui dont tu admires la grâce et les actes.

Il est donc prouvé que les sacrements de l'Église sont plus anciens. Apprends maintenant qu'ils sont supérieurs. En vérité il est admirable que Dieu ait fait pleuvoir la manne pour nos pères et qu'ils aient été rassasiés chaque jour du pain du ciel. C'est pourquoi il est dit: « L'homme a mangé le pain des anges. » Pourtant ceux qui ont mangé ce pain au désert sont tous morts. Cette nourriture, au contraire, que tu reçois, ce pain vivant qui est descendu du ciel, fournit le soutien de la vie éternelle, et quiconque le mange ne mourra jamais. C'est le corps du Christ.

Examine maintenant ce qui est supérieur, le pain des anges ou la chair du Christ, qui est certes le corps qui donne la vie. Cette manne-là était du ciel, celle-ci au-dessus du ciel; celle-là appartenait au ciel, celle-ci au maître du ciel; celle-là était sujette à la corruption si on la gardait jusqu'au lendemain, celle-ci est étrangère à toute corruption: quiconque en goûte avec respect ne peut éprouver la corruption. Pour ceux-là l'eau coula du rocher, pour toi le sang coule du Christ. L'eau les désaltéra pour un moment, toi le sang te lave à jamais. Le Juif boit et a soif. Toi, une fois que tu auras bu, tu ne pourras plus avoir soif. Cela se passait en figure, ceci en vérité.

Si ce que tu admires n'est que l'ombre, combien grand est ce dont tu admires l'ombre même. Écoute, c'est l'ombre qui s'est manifestée aux pères: « Ils buvaient, dit-on, du rocher qui suivait; or le rocher c'était le Christ. Mais en un bon nombre d'entre eux Dieu ne s'est pas complu, car ils furent anéantis au désert. Or cela s'est fait en figure à notre

intention. » Tu as compris ce qui vaut mieux, car la lumière est préférable aux ténèbres, la vérité à la figure, le corps du créateur à la manne du ciel.

Peut-être pourrais-tu dire: « Je vois autre chose. Comment affirmes-tu que je reçois le corps du Christ? » C'est ce qui nous reste encore à prouver. Comme ils sont donc grands les exemples dont nous nous servons! Prouvons qu'il ne s'agit pas de ce que la nature a produit, mais de ce que la bénédiction a consacré, que la puissance de la bénédiction est plus grande que celle de la nature, puisque la bénédiction change la nature elle-même.

Moïse tenait son bâton, il le jeta devant lui, et il se changea en serpent. De nouveau il prit la queue du serpent qui revint à la nature du bâton. Tu vois donc qu'en vertu de la grâce prophétique la nature a été changée deux fois, celle du serpent et celle du bâton. Les fleuves d'Égypte faisaient couler des flots d'eau claire. Soudain du cours des sources du sang se mit à jaillir, et il n'y avait plus d'eau potable dans les fleuves. De nouveau, à la prière du prophète, le sang s'arrêta, et la nature de l'eau revint. Le peuple hébreu était encerclé de toute part: d'un côté, il était assiégé par les Égyptiens, de l'autre arrêté par la mer. Moïse leva son bâton: l'eau s'ouvrit et se durcit comme des murailles, et un chemin où l'on pouvait marcher apparut entre les flots. Le Jourdain, contrairement à sa nature, remonta vers la source où il prend naissance. N'est-il pas évident que la nature des flots de la mer ou du cours des fleuves a été changée? Le peuple des pères avait soif. Moïse toucha le rocher (de son bâton), et l'eau coula du rocher. Est-ce que la grâce n'a pas agi d'une manière supérieure à la nature, pour que le rocher vomît de l'eau que ne possédait pas sa nature? Mara était un fleuve très amer, si bien que le peuple altéré ne pouvait en boire. Moïse mit du bois dans l'eau, et la nature des eaux perdit son amertume que la grâce répandue calma subitement. Sous le prophète Elisée, il arriva à un fils de prophète que le fer se détacha de sa cognée et coula. Celui qui avait perdu le fer pria Elisée. Elisée mit aussi le bois dans l'eau, et le fer revint à la surface. Oui, cela se fit aussi, nous le sa-

vons, d'une manière supérieure à la nature, car le fer est naturellement plus lourd que le liquide qu'est l'eau.

Nous constatons donc que la grâce à une plus grande puissance que la nature, et cependant nous mesurons encore la grâce de la bénédiction prophétique. Si la bénédiction d'un homme a eu une puissance assez grande pour changer la nature, que dirons-nous de la consécration faite par Dieu même, alors que ce sont les paroles mêmes du Sauveur qui agissent? Car ce sacrement que tu reçois est produit par la parole du Christ. Si la parole d'Elie a eu tant de puissance qu'elle a fait descendre le feu du ciel, la parole du Christ n'aura-t-elle pas la puissance de changer la nature des éléments? Tu as lu, à propos des œuvres de l'univers entier: « Il a dit et ce fut fait, il a ordonné et cela fut créé. » La parole du Christ, qui a pu faire de rien ce qui n'était pas, ne peut-elle donc pas changer les choses qui sont en ce qu'elles n'étaient pas? Car il n'est pas moins difficile de donner aux choses une nouvelle nature que de changer cette nature.

Mais pourquoi nous servir d'arguments? Servons-nous de ses exemples et établissons la vérité du mystère de l'incarnation. Est-ce que le cours ordinaire de la nature précéda la naissance du Seigneur Jésus de Marie? Si nous cherchons l'ordre de la nature, la femme a l'habitude d'enfanter après des relations avec un homme. Il est donc évident que la Vierge a enfanté hors du cours de la nature. Eh bien, ce que nous produisons, c'est le corps né de la Vierge. Pourquoi chercher ici l'ordre de la nature dans le corps du Christ, alors que le Seigneur Jésus lui-même a été enfanté par une Vierge en dehors du cours de la nature? C'est la vraie chair du Christ qui a été crucifiée, qui a été ensevelie. C'est donc vraiment le sacrement de sa chair.

Le Seigneur Jésus lui-même le proclame: « Ceci est mon corps. » Avant la bénédiction par les paroles célestes, on l'appelle d'un autre nom; après la consécration, c'est le corps qui est désigné. Lui-même dit que c'est son sang. Avant la consécration, on l'appelle autrement; après la consécration, on l'appelle le sang. Et tu dis: « Amen », c'est-à-dire: «C'est vrai.» Ce que prononce la bouche, que

l'esprit le reconnaisse. Ce qu'exprimé la parole, que notre cœur le ressente.

C'est donc par ces sacrements que le Christ nourrit son Église, par eux sont affermies les ressources de l'âme, et c'est à bon droit que, voyant ses progrès constants dans la grâce, il lui dit: « Que tes seins sont beaux, ma sœur, mon épouse, qu'ils sont plus beaux que le vin, et comme l'odeur de tes vêtements dépasse celle de tous les parfums. Tes lèvres sont comme un rayon de miel qui coule. Il y a du miel et du lait sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban. Tu es un jardin clos, ma sœur, mon épouse, un jardin clos, une fontaine scellée.» Il signifie par là que le mystère doit être scellé chez toi, qu'il ne soit pas violé par les œuvres d'une vie mauvaise, ni par la perte de la chasteté, qu'il ne soit pas divulgué à ceux à qui cela ne convient pas, qu'il ne soit pas répandu parmi les incroyants par un vain bavardage. Tu dois bien garder ta foi, afin que demeurent inviolés ta vie et ton silence.

C'est pour cela aussi que l'Église, respectant la profondeur des mystères célestes, rejette loin d'elle les violentes tempêtes de vents et appelle la douceur de la grâce du printemps et, sachant que son jardin ne peut déplaire au Christ, elle appelle l'époux en disant: « Lève-toi, aiglon, viens, souffle dans mon jardin, vent du sud, et que mes parfums se répandent. Que mon frère descende dans son jardin et qu'il mange le fruit de ses arbres fruitiers. » Car il a de bons arbres qui portent des fruits, qui ont plongé leurs racines dans le cours de la fontaine sacrée, et qui ont bourgeonné avec une fécondité inconnue, pour produire de bons fruits, afin de ne plus être coupés par la cognée prophétique, mais d'être fécondés par l'abondance de l'évangile.

Puis le Seigneur, réjouit lui aussi de leur fertilité, répond: « J'ai pénétré dans mon jardin, ma sœur, mon épouse, j'ai récolté la myrrhe avec mes parfums, j'ai mangé ma nourriture avec mon miel, j'ai bu ma boisson avec mon lait. » Pourquoi parle-t-il de nourriture et de boisson? Toi qui as la foi, comprends. Il n'est pas douteux que c'est en nous qu'il mange et qu'il boit, de même

que tu as lu que c'est en nous qu'il se dit en prison.

Aussi l'Église, à son tour, voyant une telle grâce, exhorte ses fils, exhorte ses proches à accourir ensemble aux sacrements, en disant: « Mangez, mes amis, buvez et enivrez-vous, mes frères. » Ce que nous avons à manger, ce que nous avons à boire, l'Esprit l'a exprimé ailleurs par les prophètes en disant: « Goûtez et voyez que le Seigneur est bon. Bienheureux l'homme qui espère en lui.» Le Christ est dans ce sacrement, parce que c'est le corps du Christ. Ce n'est donc pas une nourriture corporelle, mais spirituelle. Aussi l'apôtre a-t-il dit de son image: « Nos pères ont mangé une nourriture spirituelle, ils ont bu une boisson spirituelle. » Car le corps de Dieu est un corps spirituel, le corps du Christ est le corps de l'Esprit divin, parce que le Christ est Esprit, comme nous le lisons: « Le Christ Seigneur est Esprit en face de nous. » Et dans l'épître de Pierre nous trouvons: « Le Christ est mort pour nous. » Enfin, cette nourriture affermit notre cœur et cette boisson réjouit le cœur de l'homme, comme l'a rappelé le prophète.

Ainsi donc, après avoir tout reçu, nous savons que nous avons été régénérés. Et ne dirons-nous pas aussi comment nous avons été régénérés? Est-ce que nous sommes entrés dans le sein de notre mère et nés de nouveau? Je ne reconnais pas là le cours de la nature. Mais il n'y a pas d'ordre de la nature ici où se trouve l'excellence de la grâce. Puis ce n'est pas toujours le cours habituel de la nature qui produit la génération. Nous professons que le Christ Seigneur a été engendré d'une vierge et nous nions l'ordre de la nature. Car Marie n'engendra pas d'un homme, mais elle fut enceinte de l'Esprit-Saint, comme le dit Matthieu: « Elle se trouva enceinte par l'Esprit-Saint. » Si donc l'Esprit-Saint survenant dans une vierge a produit la conception et accompli l'œuvre de la génération, il ne doit pas y avoir de doute que, survenant dans la fontaine ou sur ceux qui se présentent au baptême, il ne produise vraiment la régénération.



Le Porche du mystère de la deuxième vertu

« La petite Espérance s'avance entre ses deux grandes sœurs
et on ne prend pas seulement garde à elle.
Sur le chemin du salut, sur le chemin charnel, sur le chemin
raboteux du salut, sur la route interminable, sur la route
entre ses deux sœurs la petite espérance
S'avance.
Entre ses deux grandes sœurs.
Celle qui est mariée.
Et celle qui est mère.
Et l'on n'a d'attention, le peuple chrétien n'a d'attention
que pour les deux grandes sœurs.
La première et la dernière.
Qui vont au plus pressé.
Au temps présent.
A l'instant momentané qui passe.
Le peuple chrétien ne voit que les deux grandes sœurs, n'a
de regard que pour les deux grandes sœurs.
Celle qui est à droite et celle qui est à gauche.
Et il ne voit quasiment pas celle qui est au milieu.
La petite, celle qui va encore à l'école.
Et qui marche.
Perdue dans les jupes de ses sœurs.
Et il croit volontiers que ce sont les deux grands
qui traînent la petite par la main.
Au milieu.
Entre les deux.
pour lui faire faire ce chemin raboteux du salut.
Les aveugles qui ne voient pas au contraire.
Que c'est elle au milieu qui entraîne ses grandes sœurs.
Et que sans elle elles ne seraient rien.
Que deux femmes déjà âgées.
Deux femmes d'un certain âge.
Fripées par la vie.
C'est elle, cette petite, qui entraîne tout. »

Charles Péguy

